Cf. Caton, Agr. 6, 2, si in loco crasso aut caldo seueris, hostus nequam erit et ferundo arbor peribit; et Varron le définit exactement, R. R. 1, 24, 3, hostum uocant quod ex uno facto olei reficitur. Factum dicunt quod uno tempore conficiunt, quod alii CLX aiunt esse modiorum, alii ita minus magnum, ut ad CXX descendat, exinde ut uas(a) olearia quot et quanta habeant, quibus conficiunt illud. Dans Varron, le mot désignerait plutôt le « produit d'un pressurage », d'où l'explication par haurire, \*hōrire « épuiser ». Mais ce peut être un sens et une étymologie populaire. S'y rattache sans doute hostōrium; cf. hostia.

hãe : v. hic.

hui : exclamation d'étonnement ou d'admiration. Langue familière.

hūmānus : v. homō.

humeð: v. umeð.

humerus : v. umerus.

humilis : v. humus.

(h) umor, (h) umidus : v. umor.

humus, -I f. (comme les autres noms de la terre, tellüs, terra; par réaction du genre sur la forme, ablatif humü dans Varron cité par Non. 488, 5 sqq., génitif humüs dans les inscriptions; inversement, quelques traces du genre masculin dans Laevius et T. Gracchus): terre (en tant que partie basse), sol; locatif humi « par terre, sur le sol »; cf. Varr., L. L. 5, 23, terra, ut putant, eadem et humus; ideo Ennius (Sc. 411 V.) in terram cadentis dicere « cubitis pinsibant humum », et quod terra sit humus, ideo is humatus mortuus, qui terra obrutus... et dicitur humilior qui ad terram demissior, infimus humillimus, quod in mundo infima humus. Souvent mis en rapport par l'étymologie populaire avec (h)umidus. Pas de pluriel.

Dérivés et composés: humilis « qui reste à terre, qui ne s'élève pas de terre », et au sens moral « humble, bas », etc.; humiliter, -tās, -tātula, -tūdō (Gloss.); perhumilis, thelohumilis (très tardifs); et à basse époque humiliō (humilō, cf. leuāre/lcuis, etc.), humiliātiō et humilitō, ās = ταπεινόω (cf. nōbilis, nōbiliō), humilitātiō (Gloss.); humiliṭōō (Tert.), tous termes fréquents dans la langue de l'Église; humō, -ās « enterrer » (les morts), d'où humātiō, -tor (rare), -tus, -ūs m.; inhumātus « non enterré », sens classique : ce n'est qu'à partir de Pline qu'on voit apparaître inhumāre avec in- local, « mettre en terre, inhumer », d'où inhumātor : pollinctor (Gloss.); circum-, ob-humō. Il est à noter que les Latins n'ont jamais eu \*terrāre, \*interāre dans ce sens. Cf. aussi homō.

Humus se rencontre à toutes les époques. Mais le mot courant est terra, qui l'a supplanté dans les langues romanes; les représentants de humilis sont de la langue savante; cf. M. L. 4235. Le celtique a : irl. uim, humal; le britt. ufyll, ufylldod.

Des deux noms indo-européens de la « terre » qui figurent en grec, le latin n'a pas conservé celui qui répond à gr. ερά et à all. erde. L'autre, χθών, χαμαί, a pour correspondant le mot dérivé humus, qui, dès la date la plus ancienne, tend en italo-celtique à être remplacé par le groupe de terra. Ce nom avait à l'initiale

une forme alternante, à groupe de consonnes dans vel une forme atternance, a gentifi jmdh (et gmdh), gr. x60 ksdh. locatif ksdmi, génitif jmdh (et gmdh), gr. x60 ksdh. locatif ksdmi, génitif jmdh (et gmdh), gr. x60 ksdh. kṣdh. locatu κṣum, some celt., 40, 437, à consonne v. irl. dú (gentu ωνη, τ. Στο. doute dans av. zd. géniti) simple dans gr. χαμικ ου του zamō, locatif zemi. Le hittite a tegan, génitif dagnas, locatif zemi. Le hittite a tegan, génitif dagnas, loc dagan issu de \*g(h)edhōm-, le tokh. A tkam (B kan « terre », dont la dentale rappelle celle de gr. x6600; d Pedersen, Groupement, 41 sqq., et aussi Kretschmer Glotta, 20, 65. Au lieu du nom racine, il y a des dérives en -ā- : gr. χαμάζε et χαμά (avec le composé νεο-χμώς en -a-: gr. χαμας το χωρας « nouveau, étrange »), en -y- suivi de voyelle longue dans v. sl. zemlja et lit. žēmė, en -o- dans lat. hunus Malgré la forme en -o-, lat. humus a gardé le gente féminin en général; le locatif humi peut appartenir au type consonantique : cf. Karthägini et l'adverbe her et M. Niedermann se demande si le nominatif humi n'en serait pas tiré.

Lat. humilis rappelle gr. χθαμαλός et χαμηλός (de dérivé en -ā-) pour les suffixes. En tenant compte du sens de ces mots et de lit. Łēmas « bas », Łemỹn« en bas », lette zem « sous », v. pruss. semmai « en bas », on admettrait un radical \*hom- « terre » pour expliquer l'adverbe osco-ombrien attesté par ombr. hondra, hutra (et huntrus?) « infrā », hondomu « infimō », osq. hutruis « infers » ; il s'agirait, comme dans infrā, d'un mot artificiel, créé pour des raisons religieuses ; en osque, le mot figure dans la table d'exécration de Vibia.

V. le dérivé homo.

Le traitement u de l'o radical n'est pas clair; cf. le cas de umerus (et de hūmānus?).

hybrida (ibrida; hybris, ibris dans Dracontius), see m.: hybrid., bâtard, de sang mélangé. Se dit des animaux et des hommes. Sert de cognomen, notamment à Q. Varius de Sucro, propter obscurum ius ciuitatis (Val Max. 8, 6, 4). Terme technique de couleur populaire; peut-être demeuré en celtique: britt. efrydd a estropié »? A rapprocher sans doute des gloses: iber, hulovo, et imbrum, hulovov, robéarov, cf. Plin. 8, 199, (musimonum)... e genere et ouibus natos prisci imbres (si, toutefois, il ne faut pas lire umbros, v. umber) uccauerunt.

La graphie hybrida est celle des meilleurs manuscriud'Horace et de Valère Maxime et se retrouvé dans les inscriptions (CIL IX 4013); elle a sans doute été influencée par un faux rapprochement littéraire avec δέρισμα; cf. Eurip., H. f. 181, τετρασκελές δέρισμα.

hymnus, -I m.: hymne. Emprunt au gr. δμνος, fréquent dans la langue de l'Église, qui en a dérivé hymnizō, hymni-dicus, -sonus; hymnificātus; hymnoperius. Celtique: irl. immon.

hyoseyamos (-mum), -I m.: jusquiame. Emprunt d'abord savant au gr. ὑοσκόαμος, depuis Celse. Passé dans la langue courante avec des déformations diverses (eosci-, iusqui-, uosqui-, bosqui-). M. L. 4250.

hysex, -icis (isex): nom d'un animal inconnu dans Plin. Valer. Peut-être corruption de esox.

hystrix, -icis f. : porc-épic. Emprunt au gr. δοτρά. M. L. 4250 c.

Dérivé : hystriculus : aux poils raides (depuis Tert.); confondu dans les gloses avec hirsuticulus, δασύπρωκτος.

lacca, -ae f.?: mangeoire, crèche (Vég., Mulom. 1, 56, 5). Mot populaire, attesté par ce seul exemple et conservé dans les parlers sardes; cf. M. L. 4561 a. L'exflication par iac(c)ulum est invraisemblable.

¡¡aeeō, -ēs, -uī, -ēre: « être dans l'état de quelqu'un ou de quelque chose de jeté », « être gisant (enterré), tre étendu » et « être abattu », sens physique et moral opposé à stāre). Le verbe, marquant l'état, est surtout employé aux temps de l'infectum; le parfait a uniquement la valeur de passé. Pas de supin; l'adjectif iaciturs est rare et récent. Ancien, usuel. Panroman. M. 1. 4562; B. W. gisant.

Ni substantifs, ni adjectifs dérivés, sauf un iacentiuus de la Lex Burg; toutefois, certaines formes romanes supposent \*iacīle, \*iacīna, \*iacium « lit », cf. M. L. 4564, 4565, 4566, et un dérivé \*iaciāre « être couché », M. L. issa.

Composés: ad-iaceō (= παράκειμαι), cf. M. L. 169 el168, \*adiacēns, adiacentia (Aug.), substantif sans doute tire du nominatif pluriel adiacentia, -ium « régions voisines » qu'on trouve dans Tacite et Pline (v. B. W. sous aisance), circum-, con-, dē-, inter-, ob-, prae-, re-, sub-iacēre, tous d'emploi rare, souvent très tardifs et crées à l'imitation des composés de κεῖμαι et évités (sauf adiacēre) par Cicéron et César. Quintilien emploie circumiacentia, -ium pour désigner le « contexte »; Rufin subiacentia, -ae pour traduire τὸ ὑποκεῖσθαι; Boèce iacēre pour τὸ κεῖσθαι « la situation », etc.; cf. Thes. VII 1, 31, 37 sqq. — V. le suivant.

iaciō, -is, iēcī, iactum, iacere: jeter, lancer. Usité de tout temps.

Formes nominales, dérivés et composés : un second terme ·iex, ·icis des composés : 1º ob(i)ex, ŏbicis « ce qui est jeté en avant, digue, obstacle; barre de porte, barrières ». Le nominatif singulier est à peu près inusit; obez est refait sur obicis; Virgile et Ovide scandent obic comme un dactyle; Silius, 4, 24, ŏbicēs, par réaction de l'orthographe sur la quantité.

2º subicēs f. cité par Fest. 394, 33 (cf. Gell. 4, 17), subices Ennius in Achille pro subicctis posuit cum dixit mubes (2): « Per ego deum subices umidas; unde (inde codd.) oritur sonitu saeuo (et) spiritu »; proprement « ce qui s'étend en dessous ».

iactus, -ūs m.: jet, lancement, M. L. 4569; en particulier « fait de lancer par dessus bord », iactum mercium facere leuandae nauis causa, Dig. 14, 2, 1 sqq., sens qu'on retrouve dans iactūra, -ae (cf. Cic., Off. 3, 23, 89), qui en est venu à signifier « perte, dommage ». Ni \*iactū, \*iactor n'existent dans le simple. De iactūra: iactūro, -āris (Ital.), iactūrārius « qui frequenter patitur iacturam » (Gloss.).

iaculus : de jet ; substantivé dans diverses acceptions lechniques : iaculus (scil. fūnis, laqueus) : lasso ; iaculus

(serpēns): sorte de serpent qui se jette sur sa proie; iaculum (rēte): épervier (d'où rēteiaclārī (Fronton); iaculum (tēlum): javelot, M. L. 4570. Dénominatif: iaculor, -āris (iaculō) « lancer, darder, frapper d'un trait », et au figuré « lancer des paroles, etc. », avec ses nombreux dérivés; ēiaculor (-lō).

Fréquentatifs de iaciō: iactō, -ās: lancer, jeter souvent ou avec force; et par suite: 1° agiter (sens physique et moral); 2° mettre en avant (sens moral), sē iactāre genus, nōmen « jeter sans cesse en avant » et « vanter »; cf. iactātor, iactātiō et iactantia (ce dernier usité seulement sous l'Empire et au sens figuré). Adjectifs: iactābundus (à partir d'Aulu-Gelle), iactābilis (Greg. Naz.), iactanticulus (tardif). Iactāre (iectāre; cf. M. L., Einf.³, p. 158), qui, à basse époque, s'emploie comme synonyme de iaciō (il traduit βάλλω dans les textes chrétiens), a seul subsisté et a remplacé iacere dans les langues romanes, M. L. 4568. Panroman, sauf roumain; iactiō, -ās (T.-L., Plt.): même sens que iactō et mêmes dérivés tardifs.

Iacio a fourni de nombreux composés en -icio: abiciō, adiciō, circumiciō, co(n)iciō, dēiciō, dissiciō, ēiciō, etc., dont le préverbe, quand il se termine par une voyelle co-, de-, e-, pro-, re-, est tantôt scandé long, quelle que soit la quantité de sa voyelle : cōiciō, dēiciō, ēiciō, proiciō, reiciō (c'est-a-dire co-i-iciō, de-i-iciō), tantôt se contractant avec l'i qui le suit : eicio, reicio, cf. reī, ei et rei, ei; ei(i)us dissyllabe et eius. Quand le préverbe se termine par une consonne : ab-, ad-, etc., il est généralement scandé long; mais il y a des traces de scansion brève; et amicīre, dont la parenté avec iaciō n'était plus sensible, a toujours la première syllabe brève. L'état de choses est ici complexe et obscur et ne semble pas pouvoir s'expliquer uniquement par la phonétique; les composés à préverbe « vocalique » ont dû exercer une action analogique sur les autres; de même aussi les formes de parfait, du type ab-iēcī, dans lesquelles le préverbe était long « par position ». La graphie a dû aussi jouer un rôle. Il est possible qu'à l'origine abicio se lisait et se prononçait abjicio, avec un groupe -ii- noté par un seul i, à cause de l'aversion des Latins pour les groupes ii et uu (cf. iuenta = iuuenta, oinuorsei = oinuuorsei, etc.; v. M. Niedermann, Mélanges F. de Saussure, en particulier, p. 61 et 63, n. 1). Une confirmation indirecte de ce fait se trouve dans des graphies comme deiecit (présent) du Mediceus et du Romanus dans Vg., G. I 133, etc. (cf. Havet, Manuel, § 920), qui sont exactement comparables aux graphies du type seruos, uolt, etc. Mais la graphie par un seul i dissimulait l'allongement « par position » du préverbe et a amené les scansions du type abicio, adicio, qui semblent, du reste, postérieures à abicio, adicio, cf. Thes. s. u. V., entre autres, Mather, Harv. Stud. 6, 84151; Exon, Hermathena 13 (1904), 129-162; Lindsay, Early latin verse, p. 140; Niedermann, Phonét., p. 34 sqq.

abiciō, -is, abiecī, abiectum, abicere (= ἀφίημι et, pour le sens, ἀποδάλλω): jeter loin de soi, rejeter; jeter à bas, abaisser (sens physique et moral); sē abicere: se jeter à bas, se jeter aux pieds de; se laisser abattre (Cic., Tusc. 2, 23). De là abicetus: bas, abattu (sens moral), abject (cf. ἀπόδλητος); abicetiō « abjection, hassesse » (seul sens classique; ce n'est qu'à très basse époque que abicetiō a désigné le « rejet »).

adiciō (προσβάλλω): jeter en outre ou auprès; souvent, simplement « ajouter » (= addere); de là adiectiō, adiectiuus, dont le neutre traduit le gr. ἐπίθετον (irl. adiecht); adiectum, M. L. 170.

amicio, -is, -īre : v. ce verbe.

curcumiciō: jeter autour, entourer (= circumdare, περιδάλλω); circumiectus, -ūs m.: enceinte (cf. περιδουδ)

coniciō (co-) = συμβάλλω et συνίημι: jeter ensemble, rassembler; dans la langue augurale: « conjecturer » (de conicere sortēs). Souvent synonyme de colligō; employé souvent aussi comme pronominal: conicere sē: c. sē in fugam, in pedēs, le préfixe, perfectif, marquant l'aspect déterminé de l'action. De la coniectus, coniectiō, conicor « devin », coniectūra. Composé: \*exconiciō dans quelques dialectes italiens, M. L. 2984 a.

deiciō: jeter à bas (καταβάλλω), M. L. 2529, deièctus. disiciō (dissiciō): jeter de tous côtés, disperser, dissiper (διαβάλλω). La forme et la graphie dissiciō sont difficilement explicables. On admet, sans preuves, l'influence analogique de dissecō, dissipō; cf. Sommer, Hdb. d. lat. Laut-u. Formenl., 2º éd., p. 266. Disiciō luimême est une forme refaite; phonétiquement on attendrait \*diciō, comme dīiungō. Sur l'ablatif disice, v. obicēs.

ēiciō: jeter dehors, chasser (ἐκδάλλω).

iniciō: jeter dans ou sur (εἰσδάλλω et ἐνίημι).

intericiō: jeter entre, interposer; d'où, dans la langue de la grammaire et de la rhétorique, interiectiō; cf. Quint. 1, 4, 19; et 8, 2, 15, interiectio... ut medio sermone aliquam inserant sententiam (traduit le gr. παρένθεσις); int. interiecht.

obicio : jeter devant, opposer. Cf. obices.

praeiciō (Festus).

prōiciō (cf. proiecitad « prōicitō », Lucérie, CIL I² 401, mais la forme est incertaine; gr. προίημι): jeter en avant, et « jeter en dehors, rejeter »; prōiectus, M. L. 6774 « [enfant] abandonné »; prōiectūra.

reiciō: rejeter; d'où reiculus (Varron, mot de la langue rustique comme dēlicus): de rebut. M. L. 7183.

subiciō: jeter sous, soumettre (= ὑποδάλλω et ὑποτίθημι), etc.; M. L. 8368, sŭbjicere, et 8367, \*sŭbjicāre. Pour subicēs, v. obicēs.

supericio (Hor.).

trāiciō et trānsiciō : jeter au delà; faire traverser. M. L. 8842, 8844, 8845.

Sans apophonie : inter-, per-, prae-, subter-, super-, suprā-, trāns iaciō.

Iactō a à son tour fourni de nombreux composés qui doublent les composés de iaciō: coniectō, disiectō, ēiectō, M. L. 2835; in., M. L. 4441; ob., prae-, pro-, re-,

M. L. 7189; sub-, super-, tra-iectō, M. L. 8843, averaged guelques formes sans apophonie.

Iaciō, iēcī est à gr. ἵημι (de \*yi-yē-mi) « je lance Iaciō, iēcī est a gr. τημι του gr. την μου με του ματος avant, je jette », ήχα ce que faciō, fēcī est à τίθημι, εθημι ε avant, je jette », ηκα το τους μος μος μος κατά την κατά seulement la forme sans élargissement n'est pas conse vée comme, en regard de fació, elle l'est dans condi red-do. etc., ou au second terme de composé sacerdo Toutes les formes à préverbe sont du type de confein etc. Rien ne prouve, il est vrai, que l'h initial de tim ñxα repose sur un ancien \*y plutôt que sur \*s; maissi rapprochement de ΐημι avec serō, sēuī (v. ce mot) à écarter pour le sens, tandis que la concordance de sens de inu et de iacio est complète à tous égards; et composés se répondent exactement. Quant à iacea s'oppose à scdeō, comme en slave ležati « être coucha à sěděti « être assis »; cf. aussi, pour la forme, lit. gulen « être couché » en face de guliù, gutti « se couchers Ainsi que le montre l'emploi, la forme est récente es latin, de même que pendeō, où se retrouve le de suffixe du présent de pendo; comme pour iaceo, il nive avait pas de parfait propre à pendeō, et il n'en a pas été créé; la création de la forme peu courante unit tient à ce que l'on ne pouvait, à cause du sens, employe iēcī comme perfectum de iaceō.

iāiūnus : v. iēiūnus.

iam, adverbe de temps: désormais, dès maintenant déjà, bientôt. Se dit du présent (par opposition à moi et du futur immédiat, mais peut s'employer aussien parlant du passé, comme le fr. « déjà ». Souvent joint an impératif pour exprimer la hâte ou l'impatience Du sens de « au moment où je parle », on est passé celui de « précisément », puis « en vérité », et iam a pis s'ajouter à une affirmation pour la renforcer; cl. Cis. Brut. 18, 70, pulcriora etiam Polycleti et iam plane per fecta.

Redoublé, iam indique l'instantanéité de l'action iam iam linquo acies, Vg., Ae. 12, 875; iam iamque uide bellum, Cic., Att. 16, 9 fin. Joint à nunc, il signife « dès à présent », cf. nunciam; avec non, il a le sens de « ne... plus ». Iam forme le premier terme d'adverbe composés : iamdiū, iamdūdum, iamprīdem. Il figuraussi comme second terme dans etiam, nunciam, quiniam, quispiam, uspiam. Usité de tout temps. Pam cand (sauf roumain), seul ou renforcé par une autre particule. M. L. 4572; B. W. déjà, jadis, jamais.

Iam appartient au type des adverbes en -am tels que tam, quam, nam, -dam, qui est peu représenté hors di latin. Quam, qui se retrouve en osco-ombrien, n'a ui correspondant qu'en arménien (v. quam). Il n'est doit pas surprenant que iam n'ait pas de correspondant. On rapproche le groupe germanique de got. ju « maintenant » et les groupes baltique et slave de lit. ja v. sl. ju « maintenant »; lat. iam serait à got. ju ce qu'nam est à got. nu « maintenant » (v. sous nu-dius di nunc). L'élément radical serait celui de is, ibi, ita, etc. peut-être iuuenis.

ianitrīcēs f. pl.: femmes de frères (Dig., Isid.) imot n'est attesté qu'à basse époque et seulement pluriel. Seule une glose a ianitrix, σύνυμφος. (Girli 446, 58. Il a été déformé par l'étymologie populair en particulier, il a emprunté au type genetrix son sil

Tre. L'i intérieur, qui ne peut s'expliquer qu'en syllabe presente, suppose que le passage de \*ianiter à ianitrīx ouverte, suppose que le passage de \*ianiter à ianitrīx ou appearance de la plupart des termes indiquant set peu ancien. Comme la plupart des termes indiquant plaine ou la parenté, a été remplacé par des appellations nouvelles dans les langues romanes.

ations mou désignant la « femme du frère du mari », de la série des noms indo-européens indiquant les de la serie de la famille du « mari » (cf. socer, socrus et membres de la ravoir survécu en latin que dans la laur). Demois de la lauri que dans la la la jangue juridique (cf. la remarque faite sous glōs). La langue June \*yenəter- est attestée par lit. jénte et les grecques, hom. είνατέρες (au pluriel. survivame en latin) et le datif singulier ενατρι d'une insciption grecque de Lydie; la forme du type \*yonətercription au repose ianitrīcēs survit dans véd. yátā sur 1941ar-), phryg. ιανατερα. On ne peut déterminer le vocalisme radical de sl. \*jētry (v. russe jatry, v. nel jątry). – Le nom arménien ner de la « femme du poi. 14-31 » doit être apparenté ; mais la forme n'est pas expliquée; v. Cuny, Recherches sur le vocalisme en nostratique, p. 66.

ianto, iento : v. iēiūnus.

iānua : v. le suivant.

iānus (Iānus), -ūs: dat. Iānuī dans Fest. 204. 17 I. Janui Quirino; et Iānus, -ī m. : passage, cf. Cic., N. D. 2. 27. 67, transitiones peruiae iani nominantur, et spécialement, à Rome, passage voûté, galerie où se tenaient entre autres les banquiers et les changeurs. Personnifié at divinisé, Iānus symbolise le passage par ses deux visages opposés l'un à l'autre et placés l'un devant. l'autre derrière la tête (Ianus anceps), et par la forme de son temple, qui comporte également deux nortes opposées. A lanus est consacré le mois de Janvier. lanuarius (scil. mēnsis), qui est devenu le mois de passage d'une année à l'autre, Ianus étant considéré comme le dieu des commencements : penes Ianum sunt prima, nenes Iouem summa, Varr. ap. Aug., Ciu. D. 7, 9; sa mlline est le Ianiculum. Il est aussi un dieu rural : I. Consiuius, comme Ops, mais secondairement. Attesté depuis Caton, Etr. ani?

Dérivés (en grande partie de \*iānu- et non de \*iāno-): iānua f.: passage, entrée, cf. Vg., Ae. 6, 106, inferni ianua regis; 6, 127, atri ianua Ditis; de là « porte (de maison particulière) »; iānuālis (Iānālis. Ov.) : Iānuālis porta, cf. Varr., L. L. 5, 165; ianual n. : libi genus quod Iano tantummodo delibatur, P. F. 93, 5 (cf. Ceriale libum, Ov., F. 1, 127); ianitor, -trix : portier, portière (cf. portus/portitor, holus/holitor, etc.); ianeus: ianitor, P. F. 92, 2; Ianigena (Ov.). Les formes romanes et celtiques (irl. enair, britt. ionawr remontent à iānua, \*iēnua; Iēnuārius (attesté épigraphiquement, v. Lindsay, Lat. Spr., p. 18, et Niedermann, Contrib. à la crit. des gloses lat., 27 a 3; cf. lăiunus et ieiunus). Panroman, sauf roumain, cf. M. L. 4575, 4576, et Einf.3, p. 158; B. W. s. u. Iānua, au contraire, est peu représenté dans les langues romanes, où sont demeurés surtout les représentants de ostium et de porta

Le rapprochement usuel avec véd. yátí « il va (en véhicule) », ht. jótí « aller (en véhicule) », ne convient pas pour le sens; ces mots ne se prêtent pas à fournir

le sens de « passage », à plus forte raison de « passage destiné à des piétons » et la racine yā- n'est pas attestée hors de l'indo-européen oriental. — Irl. uh « gué » est loin de toutes manières. Les dérivés attestent l'ancienneté du thème en -u-, comme dans Cônsus, Sancus.

Peut-être nom de divinité indigène; utilisé comme nom commun. Associé à *Iūturna*, sa femme, et à *Sūtur*nus, qu'il avait accueilli à Rome.

iaspis, -idis f.: jaspe. Emprunt d'abord savant au gr. Γασπις passé dans la langue commune avec des déformations (iasper dans les traductions d'Oribase). M. L. 4251 a; B. W. sous diaprer.

iber : v. ibrida.

ibex, -icis m.: chamois (Plin., Isid., St Jér.). M. L. 4251 b. « Sans doute mot alpestre comme camox » (M. Niedermann).

Dérivé : ibicīnus (Pl. Val.).

ibi : ici (sans mouvement; remplace toutefois  $e\bar{o}$  en bas latin). Sens local et temporel. En corrélation avec ubi. Usité de tout temps. M. L. 4252; B. W. y.

Composés : ibidem : ici même, au même endroit; inibi : en cet endroit, en ce moment; inibi esse « être sur le point de se faire » (archaïque, bien qu'encore dans Cicéron).

Pour le radical, v. is.

La formation a été influencée par celle de  $ub\bar{\imath}$ . Le -dh-intervocalique attesté par skr. iha (prak. idha), av.  $i\delta a$  aurait abouti à d sans cette influence. Ombr. if e, ife « ibi» ne permet pas de juger si l'action du type ubi est de date italique commune ou de date latine.

ibiscus : v. hi-.

ibrida : v. hybrida.

īco, -is, īcī, ĭctum, īcere (ī attesté par la scansion dans Lucr. 3, 160, īcit; 4, 1050, īcimur, et par la graphie dans Plt., Mi. 205, où l'Ambrosianus a eicit (avec ei = ī), malgré Prisc., GLK II 509, 22, qui enseigne que l'i est bref au présent; icio a été faussement tiré des composés de iacio; cf. Prisc., GLK II 497, 18, et Gell. 4, 17, 4. Les formes d'actif, infectum et perfectum, et de passif, infectum, sont rares et pour la plupart archaiques, cf. Non. 132, 33; chez Cicéron et après lui, elles ne figurent guère que dans l'expression fixée foedus icere, où ici, doublant percussi, sert de parfait à feriö; cf. Neue-Wagener, Formenl.3, III 417. Les seules formes usitées sont le participe ictus et les temps périphrastiques qu'il sert à former) : frapper. Même sens que ferire, qui lui-même n'a pas de perfectum. Ictus est en quelque mesure le participe en -tus de ferio, et le nom d'action ictus sert, en effet, à ferio (dont la racine ne fournit pas de perfectum) et à percutio, per-

ictus, -ūs m.: coup (sens propre et figuré), battement (de la mesure, du pouls). On en dérive le port. eito « série », cf. M. L. 4254, mais l'étymologie est contestée; cf. Corominas, Vox Rom. XII, 1954, p. 374; ictuātus (Greg. Tur.); ictiō: missio, βολή (Gloss.).

Sans correspondant clair. On cite Ικτέα ἀκόντιον Hes., et cypr. ιγμαμενος, qui semble dérivé d'un substantif ιγμα « coup », avec d'autres mots plus lointains.

Icona, -ae f. : image. Forme tardive tirée de l'accusatif de elxóv; cf. lampada. etc.

\*ida. -ae f. (?): mot sans doute ibérique, attesté dans les G. É. 479, 5 avec le sens de « territoire, contrée ». En tout cas, non latin.

idcirco : pour cela, pour cette raison ; idcirco quod = ideo quod. Cf. quocirca = quapropter, quamobrem, quare. Synonyme de ideo, sans doute créé pour renforcer par le renouvellement une expression vieillie. Doit être de création relativement récente, bien qu'on le trouve déjà dans Plaute. D'emploi plus rare que ideo, sauf dans Gicéron; v. tableau comparatif dans Thes. s. u.

idem, eadem, idem : pronom-adjectif d'identité composé de is + la particule -dem qu'on retrouve dans ibīdem, indidem, itidem, tantidem, totidem, etc. Proprement « celui précisément », puis « le même ». Souvent joint à des pronoms personnels ou démonstratifs : ego idem « moi précisément », hic idem « celui-ci même ». Souvent employé dans les comparaisons : qui et moribus eisdem essent quibus dominus, Cic., Verr. 2, 3, 25, 62. On voit que le corrélatif de idem est qui; mais, d'après l'analogie des autres mots introduisant une comparaison, on rencontre aussi après idem, atque, ac, et, quam (quasi), ut. et même l'ablatif [Homerus]... eadem aliis sopitus quiete est, Lucr. 3, 1038 (l'ablatif est plus vraisemblable que le datif d'après similis). Idem n'a pas survécu dans les langues romanes, où il a été remplacé par des formes dérivées de ipse. Composé : identidem (de \*idemitidem?) : de même et de même, à plusieurs reprises. La formation est obscure. Créations tardives : identitās (= ταυτότης); idemloquium (= ταυτολογία).

L'étymologie de idem a été beaucoup discutée et l'on n'est arrivé à rien de certain. Au point de vue latin. idem, eadem, etc., et de même ibidem, itidem, tandem, etc., se coupent naturellement en \*is-dem, ea-dem, etc., ibi-dem, \*ita-dem, \*tam-dem, etc., et une particule -dem n'a rien de surprenant en regard de -dam, -dum. Mais le neutre idem a un -d- simple, à la différence de quoddam, quiddam; ceci suggère une coupe id-em. Or, l'abrégé de Festus, 67, 5, a une glose emem, eundem (et un glossaire porte imeum, τὸν αὐτόν, CGL II 77, 23, qu'il faut sans doute corriger en imem ou emem, à moins qu'il ne faille couper im-eum?); le em- qui est ici serait l'accusatif de is, qui est attesté par ailleurs ; le em final serait une particule pareille à celle qu'on a dans le démonstratif skr. im-am « celui-ci »; dès lors idem se couperait id-em et répondrait à skr. id-am « ceci ». Une particule lat. -em figure, du reste, dans it-em, avec la même valeur que dans idem, et, avec un sens plus vague, dans quid-em, aut-em, tam-en (de \*tam-em?); v. aussi sous enim. Mais il ne résulte pas de là qu'il faille tirer d'une fausse coupe de idem ou eodem la particule -dem; le d de cod s'est amui trop tard, et la forme idem ne se coupait pas naturellement en i-dem. Tout se passe donc comme s'il y avait eu une particule -em, d'origine indoeuropéenne, et une particule -dem, de même type que -de (quan-de), -dam, -dum (v. la bibliographie dans Stolz-Leumann, Lat. Gramm.5, p. 285). Le procédé qui consiste à exprimer l'identité par un démonstratif suivi d'une particule d'insistance se retrouve en ombrien, avec er-ont « idem », isunt « item », surur-ont « item »,

etc., et en arménien, où l'on a : so-yn, do-yn, no-yn, même », avec les trois démonstratifs personnels : le le n'ajoute la particule qu'au démonstratif anaphorique à ceci près, les types ont même structure. L'osque dum « īdem » doit sans doute s'analyscr is-id-on-

identidem : v. īdem.

ideo : composé de id accusatif neutre de relation (et) ceci » et de eō ablatif instrumental de id qui a nonce ou reprend un quod (et secondairement un quo ou un ut) qui suit ou qui précède, donc propremen « ceci par ce [que], pour que ». C'est là l'emploi premi de ideō; cf. Lucr. 1, 1054-1056, ideo mundi natura stare sine ullis ictibus externis... quod in medium omnia nixa. L'ablatif eo n'est d'ailleurs pas nécessition ment exprimé; cf. Tér., Hec. 368, laetae exclamant « uenit! », id quod me aspexerant. Puis ideō s'est emplow absolument avec le sens de « pour cette raison ». Ancie classique. Cf. le précédent et idcirco.

idiota, -ae m. : ignorant. Emprunt au gr. loigh terme de la langue des écrivains et des artistes, pass dans la langue commune, et notamment dans la langue de l'Église, avec son dérivé idiôticus, M. L. 4255

īdolum. -ī n. : image. Terme de la langue philose phique, emprunté au gr. είδωλον; répandu par la langu de l'Église au sens de « statue de faux dieu ; idole avec ses composés ; passé en germanique : ags. idel-gill et celtique : irl. idal, britt. idol.

idoneus. -a, -um: propre à, apte à. S'emploie ahai lument, ou avec un complément introduit par ad au datif. ou même à l'ablatif (d'après dignus); pl rarement avec in ou avec l'infinitif. Comme dignus, pe être également suivi de qui; cf. Cic., Lael. 1, 4, idone mihi Laeli persona uisa est quae de amicitia disserere Ancien, usuel, classique. Appartient surtout au vou bulaire de la prose (les poètes préfèrent aptus). Com paratif tardif : idoneior (Dig.). Adverbe : idonee (ran Substantifs : idoncitas (St Aug.) ; idonitas ; idonio. (Loi Sal.); peridoneus (classique). - N'est demeure que dans le v. fr. demi-savant aoine (= idoine), M. L. 429 et irl. idan.

Étymologie obscure. Certains y voient un dérivé ideo, issu de id(e)oneus par dissimilation et compare ultroneus, extraneus. Osthoff, IF 5, 290 sqq., l'explique comme dérivé de \*id-do « vers ceci »; pour do, cf. dont et v. h. a. zuo, all. zu. Construction arbitraire.

\*idurio, -onis m. : mot de sens inconnu, qui figur dans une inscription, CIL VIII 23422; cf. Thes. s.

īdūs (eidūs, cf. osq. eídúis « īdibus », thème en . -uum f. pl. : les ides, division du mois qui tombail 15 en mars, mai, juillet, octobre, et le 13 dans les autre mois. Mot étrusque d'après Varr., L. L. 6, 28, ab quod Tusci itus, uel potius quod Sabini idus dicunt; crobe, Sat. 1, 15, 17, attribue également aux Étrusque un verbe īduāre : dīuidere, purement imaginaire. Ancie usuel; conservé en campidanien, M. L. 4257; et a celtique : irl. id.

Dérivés : īdūlis ouis... quae omnibus idibus la mactabatur, P. F. 93, 3; iduārius, CIL II 4468. L'explication ancienne par une racine indo-eute rius et ienuarius.

péenne signifiant « briller » (il s'agirait de « nuits claires, péenne signant ue « nuits claires, en pleine lune »), cf. lat. aedēs (v. ce mot), a été abanen pieme parce que la racine est de la forme \*aidh- dans donnée parce que la racine est de la forme \*aidh- dans les langues de lest pas favorable; car αΐθω signifie « je le sens ny due « je brille ». Mais on n'a trouvé aucune brûle plansologie indo-européenne qui satisfasse. Les autre cojumnis etrusques cités supposent plutôt un emprunt du nois caracterisque, et il n'y a pas de raison de ne pas sc tenir à l'indication de Varron.

jecur (iocur, époque impériale), iecoris ou, plus tarii jecinoris (iocinoris, -eris) n. : foie. Souvent au pludil, iouna la langue populaire, cf. gr. τὰ ἤπατα (Sept.), tr. «les foies », le foie se composant de plusieurs parties : Vendryes, Rev. Phil., 36, 204. La flexion ancienne devait être iecur, \*iecinis; le génitif iecoris a été refait sur le modèle tempus, temporis; iecinoris est une contamination de \*iecinis et de iecoris (le iocinus cité nar Charisius, GLK I 48, 20, est refait à son tour sur iocinoris); cf. iter et femur. L'o de iocur est sans doute dû A l'influence du vocalisme de la syllabe suivante.

Dérivés : iecusculum : petit foie. Fait d'après cornusculum, avec le sentiment que r de iecur représentait un ancien s; cf. robur, robustus, honor. honos. urbor, arbos, etc. C'est ainsi que s'expliquent les nominatifs iocinus et femus dans Audollent, Defix, Tab. 135: \*iecunānum: uictimarium, P. F. 101, 23.

Bas latin: iecorōsus « (h)ēpaticus », CGL II 582, 13. et jecorālis, II 325, 29; iecorīticus; iocinerosus; ieguā-

lisité de tout temps en latin, iecur a été remplacé dans les langues romanes par un terme de cuisine, ficātum: v. fīcus.

Mot indo-européen à suffixe -r/n- et variation du vocalisme radical : ĕ dans skr. yákrt, yaknáh, pers. jigar, v. lit. jeknos; ē dans gr. ἡπαρ, ἡπατος, av. yākarə; le mot est altéré dans lit. eknos, aknos (on a aussi jaknos) et dans arm. leard (pour l, cf. v. pruss. lagno, si l n'y est pas une simple faute), et a disparu dans d'autres langues : germanique, slave, celtique,

iēiūnus, -a, -um (iāiūnus, Plt.) : qui est à jeun, aflame; de là « maigre, sec, pauvre », etc., M. L. 4582. Sur ičiūnum « intestin grêle » (= νῆστις), v. Celse, 4, 1, et Isid. 9, 19, 65.

Dérivés : iēiūnium n. « jeûne », comme (in)fortūnium, pecunia, M. L. 4581 a; celtique : irl. oine, cet-oin; ieiūnitās, comme opportūnitas; ieiūniosus (a. λ., Plt.), comme pecūniosus. A basse époque apparaît dans la langue de l'Église iëiūno, -ās (et iëiūnor) « jeûner » et ses dérivés, M. L. 4581 ; et 2670, \*disiēiūnāre ; iciunidicus (Gell.), traduction de Ισχνολόγος.

leiunus est sans doute en rapport avec le verbe : ientō (iantō), -ās et iēientō (iāientō) : faire son premier dejeuner; d'où ieientaculum (ia-), ientaculum (ian-, P. F. 473, 1). Les manuscrits se partagent entre les formes en -a- et les formes en -e-, les formes à redoublement et les formes sans redoublement; cf. Non. 126, 8 sqq.; Pit, Cu. 73; Suet., Vit. 7, 3 et 13, v. Skutsch, ALLG 7, 527. De même, les formes romanes remontent à ientare el iantāre, M. L. 4584, et Einf. 3, p. 158; comme à iānuā-

Mot de type populaire à redoublement expressif, de forme instable et sans étymologie. La longue initiale est peut-être une longue de « position », comme dans maiior, et faut-il lire ieiiūnus

ignis

igitur : nunc quidem pro completionis significatione ualet, quae est « ergo ». Sed apud antiquos ponebatur pro « inde » et « postea » et « tum », P. F. 93, 7. Particule de liaison, signifiant « alors » et « donc », qui se place, comme enim, tantôt en tête de la phrase, si on veut lui donner une valeur forte, tantôt (le plus souvent) après le premier mot, s'il est considéré comme enclitique (tum igitur quinze fois dans Plt., qui a deux fois igitur tum; igitur deinde, St. 86; igitur demum quatre fois contre un exemple de demum igitur; cf. Lodge, Lex. Plaut., s. u.); on le trouve aussi, mais plus rarement, à l'intérieur de la phrase, cf. Plt., Epid. 151, quid illa fiet fidicina igitur; cf. Quint. 1, 5, 39.

Chez Plaute, le sens de « alors » pour igitur est encore fréquent; la conjonction est souvent jointe à un mot interrogatif comme quid, et pléonastiquement à tum ou à post pour les renforcer; cf. l'emploi du fr. « alors » dans la conversation. En correlation aussi avec ubi. quando. Cf. Lindsay, Synt. of Pl., p. 99. Du sens temporel on est passé facilement au sens logique; il en est de même pour « donc » en français. Usité de tout temps. Non roman.

On a supposé que igitur serait agitur avec le traitement i d'intérieur du mot; en effet, igitur se trouve souvent employé comme mot accessoire après le premier mot de la phrase. Mais Lindsay, Latein. Spr., p. 630, et Brugmann, IF 16, 495, ont écarté cette idée, assez arbitraire, parce que, à date ancienne, igitur est souvent en tête de la phrase. Le mot serait dès lors sans étymologie. Aussi J.-B. Hofmann, dans Walde-Hofmann, Lat. et. Wört., s. u., retient-il l'hypothèse suggérée par la forme du mot.

ignārus : v. gnārus.

ignāuus : v. nāuus.

\*ignia: uitia uasorum fictilium, P. F. 93, 14. Non atteste en dehors de cette glose. Emprunt au gr. נעטעאני κονίαν, σμήμα, Hésych.?

ignis, -is m. : feu. Se dit aussi au pluriel, ignēs, comme aquae, et comme aqua, auquel il s'oppose et avec lequel il forme couple (cf. ignī et aquā interdīcere), a le genre animé; cf. Varr., L. L. 5, 61, mas ignis, quod ibi semen; aqua femina, quod fetus ab eius umore. Souvent employé en poésie pour désigner des objets faits de feu ou qui répandent de la chaleur ou de la lumière : éclairs, astres. En est arrivé à désigner l'éclat lui-même : ignis oculorum, metallī, zmaragdī. Au sens moral se dit des « feux » de l'amour, de la colère, etc.; et Virgile arrive à dire meus ignis, Amyntas, B. 3, 66, dans le sens où les poètes du xvire siècle diront « ma slamme ». Noter enfin l'emploi de ignis dans sacer ignis « feu sacré,

Ignis, ancien, usuel, mais concurrencé par un terme nouveau et plus concret, focus, n'a pas passé dans les langues romanes, sauf dans un dérivé attesté en vieux roumain, M. L. 4257 a.

Dérivés : igniculus : petit feu ; ignicula : πυραλλίς

(Gl.); igneus (igneolus) : de feu, igné ; ignītus (Cic.). sur leguel on a refait à basse époque ignio (Prud., Ital.); ignītulus (Tert.); ignātus (Orib.); ignēsco, -is: s'enflammer; igniārius (ignārius, ignārius) i. lapis « pierre à feu », d'où igniarium (Plin.), igniaria n. pl. « briquets »; ignitābulum n. « ignis receptāculum », d'après acētābulum; ignicāns (Jul. Val., d'après albicāns).

Nombreux composés en igni- : igni-fer. igni-color. igni-potens, etc., poétiques et faits sur des modèles grecs en πυρ-, πυρι-, πυρο-; ignefaciō, tardif, d'après feruē-

Il n'v a pas en latin de représentant de la forme de genre inanimé (neutre) attestée en ombrien pir, purom-e « in ignem », pure abl., cf. gr. πῦρ, etc., pas plus qu'il n'v a un nom neutre de l'eau en face de ombr. utur, gr. υδωρ, etc. : v. unda. Le correspondant de ignis se retrouve dans skr. agnih (auquel est emprunté le hitt. Agnis), mot de caractère religieux (mais non en iranien), et dans v. sl. ognji, lit lugnis, lette uguns.

Le slave paraît avoir le degré o du vocalisme radical, et le lituanien le degré zéro (sous forme u-); l'a sanskrit est ambigu; ignis suppose \*egnis ou \*ngnis.

## ignöbilis, -e: v. (g) nöscö et nömen.

ignôminia, -ae f. (-nium, Comm.): ignominie, déshonneur qui résulte, pour un civil, du blâme infligé par le censeur (nota censoria) ou, pour un soldat, de la cassation de grade ou du renvoi infamant (opposé à la missiā honesta) infligé par un général. Cf. Non. 24, 5, ignominia est nominis nota. M. Tullius de Republica lib. IV (6): consoris iudicium nihil fere damnato obsert nisi ruborem. Itaque, ut omnis ea iudicatio uersatur tantum modo in nomine, animaduersio illa ignominia dicta est. Terme technique de la langue du droit; attesté depuis Lucilius. A basse époque traduit ἀσχημοσύνη « indécence ».

Dérivés : ignominiosus (époque impériale) ; ignominiō (Gell.).

Composé de in privatif + nomen, cf. nomen et cognomen, ignobilis. Pour la formation, cf. iniūria; înfāmia.

## ignoro: v. gnārus. M. L. 4258.

ignosco, -is, -ere, ignoui, ignotum (on trouve aussi un participe futur ignosciturus à côté delignoturus, cf. nascitūrus): pardonner, i. aliquid alicui. Ancien, classique. Remplacé en roman par perdono.

Les dérivés ignoscentia, ignoscibilis sont très rares et tardifs (ignoscentiae pl. Gell. 6, 3, 47, cf. induigentia; ignoscibilis = συγγνωστός, Τ. Castricius, rhéteur contemporain d'Hadrien, ap. Gell. 13, 22, 1). Le « pardon » se dit uenia, qui est le substantif de ignosco, ou ignoscendī ratio (Cic., Sex. Rosc. Am. 1, 3).

Les grammairiens latins voyaient dans ignöscere un composé avec le préfixe privatif in-; cf. la glose ignoscere: non noscere, Loewe, Prodromus 409, et Thes. gloss. emend. s. u. ignosco. Mais la négation in- ne s'emploie pas devant un verbe, cf. plus loin sous in-; et c'est arbitrairement que l'on suppose (encore récemment Immisch. Glotta, 19, 16-24) que ignosco aurait été créé sur ignoscens (sīs, fuās); l'exemple de indecet formé sur indecens n'est pas probant, car indecet est rare et d'apparaît pas avant Pline le Jeune, tandis que ignosco est

ancien et usuel. D'autre part, le participe présent ne pas d'un usage tellement fréquent ; et, sémantiquem pas d'un usage tenement requirement il marque un état qui dure. Ignoscèns sis ne saun donc se dire dans le sens de « pardonne »; quand donc se dire dans le seus de partier, Heaut. 635, il l'emple comme adjectif pour marquer une disposition de l'emple comme adjectif pour marquer une disposition de l'emple comme adjectif pour marquer l'emple de prit avec le sens de « porté au pardon ». Le grec a égal ment avec le même sens un composé de la même racin ment avec ie mente sons an acque mais avec un autre préverbe : συγγιγνώσχω, συγγωίμ ceci suggère un développement de sens tel que corder avec, sympathiser ». Wackernagel, Mel. 11 nielsson, p. 383 sqq., a rapproché avec ingéniosia ignōscō de skr. anujñā « permettre ». Ignōscō renterms rait un préverbe in- comparable au skr. anu. M. Leumann propose de voir aussi dans inuenio, ini deō; mais l'existence de ce préverbe dans ces mois si des plus douteuses, et le passage de \*enu à in-malais à admettre. On a proposé \*in-gnōscō, mais le sens n'a pas expliqué par là.

Que ignōscō n'apparaissait pas aux Latins comm nouvant signifier « ignorer », ceci résulte d'un emple comme celui qu'en fait Sénèque, Const. 14, 3, maior animo non agnouit quam ignouisset.

## ignotus : v. nosco.

- 308 -

īlex. -icis f. : yeuse, chêne vert. Depuis Ennius. langues romanes attestent aussi un doublet elex, sans doute d'origine dialectale, cf. M. L. 4259; Einf. 3, p. 146

Dérivés : īlicēus, M. L. 4262, et celtique : irl. ilecde īlicētum, M. L. 4261; īlicīnus, cf. M. L. 4263, cīna; īlignus, īligneus.

M. Cuny, IF 26, 21, a supposé un mot « méditerra néen » qui se retrouverait dans le second terme de pr αίγ-ίλωψ, sorte de chêne à glands comestibles. Le τλαξ (Hes.) est plus proche.

Ilia, -ium n. pl. (déclinaison hybride; datif plurid īliīs dans Celse 4, 1; singulier rare et de forme incon taine îleum, île, îlium, refait secondairement sur le plu riel; bas latin ilia, -ae f.): flancs, parties latérales ventre qui s'étendent depuis le bas des côtes jusqu' la naissance des cuisses. Se dit des animaux et de l'homme; i. ducere, trahere, rumpere. Attesté depuis Catulle 63, 5 (dans un passage dont le texte est, di reste, peu sûr) au singulier (?) avec le sens de inguin M. L. 4260.

Composés tardifs : interīlia ; subīlia (Mul. Chir.), d'a \*subīliāre, M. L. 8362 a, « tondre sous les flancs »; contre, l'adjectif īliōsus (Plin. 20, 26) se rattache pluid à īleus, transcription de είλεός « obstruction intest nale ». Peut-ètre aussi exīliātus (Tab. deuot); cf. ēner

Le rapprochement de gr. ἴλια μόρια γυναιχεία θ loin pour le sens, et celui de ¿ξύς « flancs », loin pour le

Ilicet : semper ilicet finem rei significat, ut actum el Sic judices de concilio dimittebantur, suprema dicta cui praeco pronuntiasset « ilicet », quod significat ire lite Donat, Phorm. 208 (cf. Plt., Cap. 90, Ps. 1182). D'abou formule de congédiement, fréquente dans la langue de comiques, analogue à nil uos moror, indiquant que tout est fini (dans une assemblée, une cérémonie funèble etc); puis que tout est perdu, qu'il n'y a plus rien à etc.); puis qua se confondre avec ilico, avec lequel il aire. A tenua a solution avec utco, avec lequel il aire. Vg., Ae. 2, 424, a qu'une ressemblance extérieure; cf. Vg., Ae. 2, 424, a qu'une roumero: 8 223 force. 12 qu'une roumero; 8, 223, fugit ilicet ocior Euro. diet orrama., o, ano, jugu uncet octor Euro. pEmpire, n'est plus employé que par les poètes Sous l'Empres, a par Grégoire de Tours avec le sens et, à passe V. Ernout, Philologica, I, p. 125.

e donc comme *tre licet*, ce qui cadre avec la cons-Expurque avec la construction plautinienne : ilicet parasiticae arti maxumam truction practicem, Cap. 469, où ilicet équivaut exactement malam crucus, and type sont scilicet, uidelicet, avec la ive ucer. avec la même formation d'infinitifs que dans caléfació, etc. Cermême roinnet dans le premier terme l'impératif de eō: tains voluntien; c'est permis », ce qui est moins vraisemblable.

nico: premier sens « sur place »; cf. Non. 325, 7, ilico, in co loco. Nacuius Belli Poenici lib. VI (44) : septimum decimum annum ilico sedent. Par suite, s'emploie en narlant du temps « sur le champ », sens déjà dans Plaute, parian de le seul qui se soit conservé. Cf. statim, extemplo et στ. άνὰ ου κατὰ τόπον, ἐπὶ τόπου.

The est issu de \*en stlocod > \*i(n) s(t)loco(d) >  $\bar{\imath}lic\bar{o}$ (v. locus). Il n'y a jamais eu de double l dans le mot; la graphie tardive illico est due à un faux rapprochement graphic avec illic. Le mot semble appartenir au langage familier : fréquent dans les comiques, rare chez Cicéron. inusité chez les dactyliques à cause de sa forme; cf. J. B. Hofmann, Lat. Umgangs., 84.

ille, illa, illud (et avec particule épideictique illic, illaec, illuc) : celui-là, cela; lui, elle. S'oppose à hic et à iste dans le système des trois démonstratifs personnels. Pour opposer ce qui est près à ce qui est loin, on emploie souvent hic : hic ... ille ; hoc ... illud : celui-ci ... celui-là; ceci... cela. Quelquefois a une valeur emphatime: Xenophon, Socraticus ille, Cic., De Or. 2, 14, 58. Est souvent joint à d'autres pronoms : ille ipse, idem ille: et même hic ille « lui-même, le même, celui-là »; d. Plt., Mo. 162, haec illa est tempestas mea; Vg., Ae. 7. 255. hunc illum fatis externa ab sede profectum | portendi generum... La valeur de ille est moins nette que celle de hic et de iste, et elle a tendu à s'affaiblir. Dans la langue parlée (comédie, etc.), ille tient souvent le rôle du pronom personnel de la 3e personne, e. g. Plt., Am. 752, audivistin tu hodie me illi dicere ea quae illa autumat?; et 766, nimis demiror, Sosia, | qui illaec illi me donatum esse aurea patera sciat. Quand le système ancien du démonstratif s'est disloqué, ille a tendu à remplacer is, sans doute pour substituer une forme plus pleine à un monosyllabe, et l'a finalement éliminé; près d'un substantif, ille a fini par se réduire à la valeur d'article préposé ou postposé en roman. Cf. Lindsay, Synt. of Plautus, p. 46; F. Muller, Z. Gesch. des Artikels, IF 42, 1-60.

Formes locales: illī(c); illō, illūc; illim, illinc; illā(c). Ille s'emploie précédé de la particule ecce : eccillum, eccillam, cf. eccistum. Ce sont ces formes composées qui ont fourni le démonstratif du type celui (v. fr. cil), etc., tandis que ille, s'étant affaibli, fournissait le pronom do la 3º personne il(s), elle(s), lui, le, les, leur, et l'arlicle le, la, les; cf. M. L. 4266 et B. W. sous il et le, la, les. Panroman.

Les formes adverbiales de ille ont également survécu;

cf. M. L. 4265, illác, \*illāce (panroman); 4268, illīc, \*illīce; 4269, \*illinc, \*illince; 4270, illōc, \*illōce.

La structure de ille doit être la même que celle de hic et de iste, c'est-à-dire qu'on y cherche une particule initiale suivie d'un ancien démonstratif. Mais les deux éléments sont obscurs.

Le premier terme comprend l; et, en effet, il y a une particule de la forme ol- dans de vieux textes (v. l'art. ollus) qui rappelle le ul- de uls, ultrā et le ol- de olim. L'ombrien a ulu, ulo « illūc », et l'osque ulas « illius ».

On a affaire au groupe de l'indiquant l'objet éloigné; v. uls, ultro, olimet alius. L'irlandais a ce même radical l dans irl. t-all « là », etc. (v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 556), et l se retrouve notamment dans v. sl. lani (\*ol-n-) « l'année dernière ».

Au second terme il peut y avoir l ou n; car \*il-ne, \*ol-ne donnent ille, olle aussi bien que \*il-le, \*ol-le.

Or, il y a pour l'objet éloigné un radical n, notamment dans sl. onu, lit. añs, arm. na, ayn, v. h. a. enēr. ion.-att. ἐκεῖνος, dor. τῆνος.

On ne peut donc sans arbitraire analyser ille.

inlex  $(\bar{e})$ : v.  $l\bar{e}x$ .

inlex (ĕ); inliciō (il-) : v. lax; laciō; illectō.

imago, -inis f. : image (avec tous les sens du mot français) et par suite « représentation, portrait, fantôme (poétique), apparence (par opposition à la réalité) ». Dans la langue de la rhétorique : image, comparaison. Correspond à gr. εἰκών et à φάντασμα, comme imitor. imāginor à ελκάζω et à φαντάζω (toutefois, le latin dit aussi figūrā). Ancien, usuel. Les formes romanes sont en partie savantes. M. L. 4276. Représenté en v. angl. dans moég-wlite « Aussehn » et en irl. imágin, imaig:

Imago suppose peut être un verbe à radical \*im-, dont il serait dérivé comme uorago est dérivé de uoro, sans doute par l'intermédiaire de uorax. De ce verbe existe le fréquentatif : imitor, -āris (et imito chez les archaïques) : chercher à reproduire l'image, imiter. Imitor a de nombreux dérivés : imitator, -trīx, -tiō, -tābilis (et inimitābilis, Quint. = ἀμίμητος), -tāmen (mot d'Ovide), -tāmentum (époque impériale), -tātīuus, -tātōrius (tous deux tardifs); composé: \*reimitō, M. L. 7185.

De imago existe, à l'époque impériale, le dénominatif imāginor (et imāgino), créé peut-être sur φαντάζω, avec les dérivés attendus : imaginarius, -natio (= φαντασία), -nābilis, -nālis (d'après εἰκονικός), etc.; cf. M. L. 4274 et 4275. On y trouve aussi imagineus, imaginifer, imaguncula, etc. La langue de l'époque républicaine ne connaît que imago, imitor; imaginosus (Catul. 41. 8).

Cf. aemulus? Sans étymologie claire.

imbēcillus, -a, -um (-cillis, -e; et, à basse époque, imbeccillis avec c géminé, cf. imbeccilitas, Peregr. Aeth. 3, 4, et baccillum sous baculum) : faible, sans force (opposé à ualens ou à firmus) ; se dit du corps et de l'esprit. La forme imbēcillus est la plus ancienne et la plus fréquente; le superlatif est imbēcillissimus. Ancien (Accius); usuel et classique.

Dérivés : imbēcillitās et, dans la langue de l'Église, imbēcillosus: imbēcillos

On trouve dans les Scolies de Leyde de Juvénal 3, 28 l'explication imbecillis : quasi sine baculo ; étymologie reprise généralement par les modernes. Toutefois, Lucrèce et Horace scandent  $imb\bar{e}cillus$  avec  $\bar{e}$ ; la scansion  $imb\bar{e}cillus$  n'apparaît qu'à partir de Prudence. Faut-il admettre chez Lucrèce et Horace déjà la forme imbeccillus, qui serait à imbecillus comme  $uaccill\bar{o}$  à  $uacill\bar{o}$ , ou bien un allongement impose par une nécessité métrique? Ou plutôt l'étymologie du scoliaste ne repose-t-elle pas sur un calembour?

imbellis : v. bellum.

imber, -bris m.: pluie; cf. P. F. 96, 21, imbrica tempestate pluuiam uidetur significare; et par extension « eau, élément liquide », emploi poétique sans doute sur le modèle de gr. δμέρος. Ancien (Plt., Enn., Cat.), usuel. Conservé seulement en logoudorien. M. L. 4278. Imber ne diffère pas de pluuia dans l'emploi, quoique certains établissent entre les deux mots la même distinction qu'il y a en grec entre δμέρος et δετός. Imber a dû désigner à l'origine la pluie qui tombe, et pluuia ⟨aqua⟩ « l'eau de pluie ». Mais les deux sens se sont rapidement confondus et pluuia, qui se rattachait à un verbe, a triomphé de imber dans les langues romanes. V. le tableau comparatif des emplois de imber, nimbus, pluuia dans Thes. VII 1, 421, 60 squ.

Dérivés et composés: imbrex, -icis f. et m.: tuile faîtière (sur la différence avec tēgula, v. Rich, s. u., et Isid., Or. 19, 10, 15, tegulae wocatae quod tegant aedes, et imbrices quod accipiant imbres]: M. L. 4282; d'où imbricō, -ās, imbricātus, imbricātim; imbriculus « petite tuile creuse », M. L. 4284; et \*imbriceus, M. L. 4283; imbricus; imbridus (comme umidus); imbridis (cf. pluuiālis); imbrīlis; imbrinōsus (cf. grandinōsus); imbrifer = ὀμβροφόρος (poétique); imbri-citor: qui amène ou appelle la pluie (Enn.; épithète d'Apollon et de Jupiter); imbri-ficō; imbrigenus.

Le b de imber peut reposer soit sur \*bh, soit sur \*b. Si le sens de osq. anafriss était sûr, on aurait une indication pour bh; mais l'interprétation du mot dans la Tablette d'Agnone est très hypothétique; cf. Buck, Osc. Umbr. Gramm., § 98 b. De plus, la forme ne concorde pas avec la forme latine. L'indo-iranien a, d'une part, skr. abhrám « temps sombre, nuée », av. awram-« nuage » et, de l'autre, skr. ambhah « eau » et ambuh « eau ». La consonne finale de arm. amb, amp (génitif amboy, ampoy) « nuage » est ambiguë, par suite de faits phonétiques propres à l'arménien et de l'incertitude graphique qui en résulte. Le grec a ὅμβρος « pluie », thème en o-; le thème en i- du latin est dû à l'influence des mots du type september, -bris (cf. cancer). Le celtique a : gaul. Ambris, nom propre féminin. Aucun de ces mots ne concorde pleinement avec les autres, si bien qu'il est impossible de poser une étymologie exacte. Cf. ambricēs.

imbractum, -ī n.: sauce piquante (Apicius). Emprunt au gaul. εμβρεκτον (Hes.).

Dérivé : imbractarium (Inscr. de la Graufesenque).

imbrex : v. imber.

imbūbino, : v. būbino.

imbulbitō, -ās, -āre: -are est puerili stercore inquinare, dictum ex fimo, quod Graeci appellant βόλδιτον, P. F. 29, 2. Hybride latino-grec attesté seulement dans

Lucilius (1186), qui l'emploie en antithèse avec intitue.

imbuō, -is, -uī, -ūtum, -ere: imprégner; sens physique et moral: i. cadōs amurcā, Plin. 15, 33; et i. aix mum tenerum opīniōnibus, Cic., Att. 14, 13 B, 4. Ance (Enn., Plt., Acc.), classique. De là imbūtus: imprégai imbu, qui a une teinture de. Cf. M. L. 4286, \*imbūtum et imbūtiō (Quint.); imbūmentum (Gl.); imbūdāmentum (Fulg.). Non roman.

Le rapprochement avec skr. ambuh « eau » est phanétiquement possible, mais suppose la persistance el latin d'un nom qui n'est pas attesté hors du sanskriet dont le b suffit à rendre problématique le caractère indo-européen (v. sous imber). Du reste, ni la dérivation il e sens ne s'expliquent par là.

imitor : v. imāgō.

immānis : v. mānis, mānus.

immēnsus : v. mētior.

immineo v. minae.

immō (scandé peut-être aussi *îmm*ŏ chez Plaute el Térence dans des groupes comme *îmm*ŏ *uér*ō; cf. Stoli Leumann-Hofmann, *Lat. gr.*5, p. 16 et 169; Lindsay *Early Latin verse*, p. 256, et *Captiui*, p. 40; Thes. Yll 1, 473, 17 sqq.): particule exclamative qui, dans la langue parlée, introduit une réponse négative à un question posée ou une réponse contraire à la répons attendue, ou un renchérissement: « mais non (ou mais si), au contraire, bien plutôt ». Souvent joint commissi), au contraire, bien plutôt ». Souvent joint commisproclitique à une autre exclamation qui le renforce hercle, ecastor, edepol, enim, uêrō, potius, uêrō etiam, contra, etc. Forme expressive, ce qui explique la présence de la géminée. Ancien, usuel. Conservé en logoudorien, cf. M. L. 4288.

Sauf le rapprochement avec hittite imma « encore, en plus », étymologie inconnue.

immolő, -ās : v. mola.

immūnis: v. mūnis.

immusulus: v. in-.

impaestātor : v. empaestātus.

\*impanerāre (in-): est inuadere: uerbum a graen tractum quasi παν κρέας consumere. Varro (587): « eccle sia (?) in regiam arcam impanerarunt », Non. 59, 18. Le gloses ont impanerare, inuadere, CGL V 650, 58. On y trouve aussi un mot panera glosé rapīna. Sans explication; il n'y a rien à tirer de Nonius, dont le texte est corrompu.

impediō : v. pes.

impendo, -dium : v. pendo.

imperō, -ās, -āuī, -ātum, -āre : commander.

Dérivés : imperium : pouvoir, commandement; imperator (forme archaïque ou archaïsante induperator, usitée par les poètes dactyliques pour éviter imperator, Enn. Lucr.); imperatrix; imperatūus (époque impériale; i. modus gramm = προσταστική ἔγκλισις); imperatiliter (Caton); imperitō, -ās, substitut de impera dans la poésie dactylique,

cf. B. Axelson, Unpoet. Wörter, p. 28; imperātrissa (cf. abbatissa, bas latin); imperantia, imperātus, -ūs, creations rares et tardives; le seul abstrait dérivé ancien est imperium; imperiālis n'apparaît que dans le Digeste.

Imperium désigne le pouvoir souverain (par exemple du père de famille sur ses enfants, du maître sur ses du pois imperare veut dire « commander en maître ». esclaves), ... och mander en mattre ». pe la, commandement, pouvoir souverain de prendre toutes mesures d'utilité publique, même en dehors des lois »: Mesuica A. 3, 69, minui iura quoties gliscat potestas. nec cl. 120., utendum imperio ubi legibus agi possit, et la définition de l'imperator dans César, B. C. 3, 51, 4 : aliae sunt leesti partes, aliae imperatoris: alter omnia agere ad praegan pure dibere ad summam rerum consulere debet. Impero est composé de in + paro et signifie proprement « prendre des mesures, faire des préparatifs pour mu'une chose se fasse », « forcer à produire » (cf. Vg., G. 1. qu. Sén., Tranq. an. 14, et l'emploi de imperium dans Cic. Cat. M. 15, 51). Le développement du sens de commander » rappelle celui de « ordonner » en francais: cf. iubeo. Imperare s'emploie encore au sens de se faire délivrer, réquisitionner », imperare arma. obsides, frumentum, pecuniam; cf. au passif P. F. 92, 10. insti dies dicebantur triginta cum exercitus esset imperaus et uexillum in arce positum (sans doute souvenir d'une vieille formule). Dans la langue médicale, il a le sens de « ordonner » à côté de ordinare. La forme phonétique avec e intérieur a été conservée dans imperare, dont le sens est séparé de celui de parāre; mais a du simple figure dans comparare, praeparare (cf., toutefois. \*comperare, \*seperare), etc. Ancien, usuel. Imperator est représenté dans les langues romanes, en partie par des formes savantes, et en albanais, M. L. 4305; adimpero en vieux provençal, M. L. 165 a; imperium en sarde, cf. IF 55, 306. Le celtique a : irl. impir, britt. amherawdr. Osq. embratur «imperator », pél. empratois «imperătis » peuvent être empruntés au latin.

impes, impetigo : v. petigo et peto.

impetriō, -Is, -IuI, -Itum, -Ire: prendre les augures, inaugurer; cf. Cic., Diu. 1, 16, 28, ut nunc extis, sic tunc aubus magnae res impetriri solebant. Verbe rare et technique. A l'époque impériale, on ne rencontre plus que impetritum, -i avec le sens de « présage favorable » dans Valère Maxime et Pline. L'abrégé de Festus note seulement impetritum: impetratum, P. F. 96, 5. Peut-tre doublet de impetrāre, cf. fulguriō et fulgurō, ariō et artiō (Caton, Nov.), à valeur désidérative (v. H. Vogt, Symbolae Osloenses, 8, 98). Dans ce cas, v. patrō.

impetro : v. patro.

impetus : v. impetō, s. petō.

impīlia n. pl. : chaussons de feutre (Plin., Dig.). Emprunt au gr. ξέμπίλιον.

Dérivé : impīliārius (Inscr.); cf. J. B. Hofmann, Philologus 91, 463.

\*impomenta: quasi imponimenta quae post cenam mensis imponebant, P. F. 96, 16. Sans autre exemple. Mot corrompu ou étymologie populaire?

imporció : v. porca.

importūnus : v. portus, portūnus.

impos : v. potis.

impraesentiārum : v. praesēns.

improperō, -ās, -āre: blâmer, faire des reproches (avec le datif). Mot populaire, qu'on trouve pour la première fois dans Pétrone, puis dans la Vulgate. Contamination de improbō et de uiuperō? Dérivé: improperium (Itala, Gl.); cf. opprobrium. Le rapprochement de properō, ordinairement proposé, ne convient pas pour le sens. Conservé en italien, cf. M. L. 4320 et 4321.

imus, -a, -um: qui est tout en bas. Forme de superlatif qui s'oppose à summus; cf. ital. da imo a sommo. Neutre substantivé: imum e bas, fond » et par extension « fin ». Catulle, 25, 2, en a tiré un diminutif imulus, non autrement attesté, amené par ōricilla, auquel il est joint. Adverbe: imitus, synonyme tardif de fundius (Gell., Apul.). Le substantif imitas est une construction de grammairien. Attesté depuis Caton. Conservé dans quelques dialectes romans, M. L. 4327.

La forme ancienne est déterminée par osq. im a d-en « ab Imō », qui exclut plusieurs des possibilités d'étymologie envisagées. Au point de vue latin, *imus* semble être à *inferus* (v. ce mot) ce que summus est à superus; infimus aurait été refait ensuite, sur le modèle de intimus, extimus, citimus, ultimus, etc., pour rétablir la transparence étymologique. Il faudrait donc partir de \*inf-mo. Mais l'i initial ne s'explique pas en osque (à moins d'admettre un emprunt au latin), de sorte que l'on n'arrive à aucune certitude.

in- im- devant labiale b, p, m: imberbis, improbus, immodestus; il- devant l: illaudātus; ir- devant r: irritus; nasale gutturale dans īgnōtus): prefixe privatif employé pour créer des formes adjectives et adverbiales, comme à-, àv- en grec ; cf. probus, improbus, et demeuré naturellement dans leurs dérivés improbō, improbitās, etc. Ne s'emploie pas devant un verbe : le contraire de sciō est nesciō (malgré inscius) ; de legō, ncgleg $\bar{o}$ ; de  $uol\bar{o}$ , ne  $uol\bar{o}>n\bar{o}l\bar{o}$ , etc. (indecet est tardif et isolé, cf. sous ignosco); inusité également devant un substantif : le contraire de ōtium est negōtium; mais Quintilien écrit inātiāsus pour traduire agyolog. Cf. encore infandum à côté de nefās. Des formations comme iniūria, incūria sont au moins virtuellement dérivées d'adjectif; ingrātiīs ne vient pas de \*ingrātia, mais a été bâti sur grātiīs (adverbe, etc.), sous l'influence de ingrātus; iniussū sur iussū; inluuies est un calque poétique de ἀλουσία; inperfundies, inbalnities sont des créations artificielles de Lucilius d'après inlunies. Avec les substantifs, le latin a parfois des composés d'un type plus récent : āmēns, dēmēns, dēformis, exlex; cf. aussi male, dans male sānus.

L'usage de in- privatif s'est particulièrement développé dans la latinité impériale (dans Ovide seul, on compte comme néologismes incommendatus, inconsumptus, incustoditus, indéflètus, indélectus, indélèbilis, indéplôratus, indéstrictus, indigestus, innabilis, innubus, inobrutus, irrequiètus); la poésie, les langues techniques et la langue de l'Église ont créé un nombre considérable d'adjectifs de ce type, dont beaucoup ont servi à traduire des adjectifs du type grec correspondant en &-: cf. incrēdulus = ἄπιστος; illabōriōsus = ἀκάματος: illacrimābilis = ἀδάκρυτος; illaesus = ἀδλαβής; illaetāhilis = ἀγαρής; illāmentātus = ἄκλαυστος, etc. Cette formation s'est étendue à des substantifs : inapparatio (= ἀπαρασκευσία), infinītiō (= ἀπειρία), imperturbātiō (= ἀπάθεια), indēfīnītiō (= ἀοριστία), inērudītiō (= ἀπαιδευσία, ἀμαθία), etc. Ce sont des formes de la langue écrite et savante ; les langues romanes en offrent peu d'exemples : les seules formes abondamment représentées sont înfâns, dont le sens ne correspondait plus à l'étymologie ; înfirmus, spécialisé dans le sens de « malade, infirme » et sans rapport sémantique avec firmus; inimīcus, loin également de amīcus; īnsipidus, īnsapidus « fade », en face de sapidus, spécialisé le plus souvent dans le sens de « sage »; integer, dont le rapport avec tango n'apparaissait plus nettement; inuitus, en face duquel il n'y a pas de simple \*uītus. Quelques autres adjectifs ont survécu sporadiquement : immundus : log. bundu « diable », M. L. 4289 (mot d'Église) ; incrēdulus, M. L. 4362 (autre mot d'Église); iners, M. L. 4390; iniquus, M. L. 4439; insulsus, M. L. 4476; intactus. M. L. 4477; inualidus, M. L. 4526. Par contre, les langues savantes ont repris et développé cette formation à l'infini.

In-représente la forme à degré zéro \*n- de la négation ne (v. ce mot) : devant consonne, il répond à indoiran. a-, gr. à-, germ. un-, celt. an-; un composé comme ignotus répond exactement à skr. ájñātah, gr. άγνωτος. Devant vovelle, l'indo-iranien a an- et le gr. àv-; lat. indevant voyelle est analogique de la forme employée devant consonne; on attendrait \*en-. En revanche, l'oscoombrien an-, employé devant consonne, ainsi dans osq. am-prufid « improbē », ombr. an-takres « integrīs », est analogique de la forme employée devant voyelle, qu'on a dans ombr. an(h)ostatu « inhastātōs ».

in : préverbe et préposition. N'existe plus à l'état de particule indépendante; une trace de son indépendance ancienne demeure peut-être dans les tmèses, du reste artificielles, de la poésie dactylique du type inque gredī. In représente un ancien en (cf. sans doute enmanom de l'inscription de Duenos, CIL I2 4, en urbid, inscription du lac Fucin, CIL I2 5), dont l'e passait phonétiquement à i devant certains groupes de consonnes (cf. imber, inciens, simplex), et en position atone (toutefois, on ne peut guère faire état de l'opposition enque (tonique), inaltod (atone) qu'on lit sur l'inscription de la Colonne Rostrale, CIL I<sup>2</sup> 25, en raison de l'inconséquence et des fautes de graphie du texte) ; la forme de in s'est ensuite généralisée : « en, dans » et « sur », en parlant de l'espace et du temps, que l'on considère les choses en état de mouvement vers un but (in et l'accusatif : gr. ɛlc), d'où un sens moral de « pour, en vue de » ou de repos (in et l'ablatif-locatif : gr. èv). Le sens est le même quand in est préverbe : cf. sum et insum, ferō et inferō, eō et ineō, mitto et immitto, iacio et inicio, etc. In- s'ajoute souvent à des inchoatifs, pour marquer l'entrée dans un état nouveau : incalesco, inueterasco, însuesco, etc. Le plus souvent se place devant le mot qu'il détermine; mais la langue poétique l'emploie aussi postposé, le plus souvent dans des groupes substantif + adjectif : tempore in omni, Lucr. 1, 26, etc. Panroman. M. L. 4328. B. W. sous en et dans.

La littérature archaïque ou archaïsante a content de la co quelques traces d'une forme renforcée de in indu. cf. P. F. 67, 2, 12 et 15, qui a subsiste dans sieurs composés : indagō, indaudiō, indipiscor, indiges indagō, indaudiō, indipiscor, indiges indagō, indago, indagō, indago, noétique hellénisante (Ennius) a en outre gardé construit, quelques formes de mots, qui autrem n'auraient pu entrer dans l'hexamètre, du type grědi, indupěrator.

- 312 -

In, dans le latin vulgaire, a servi, comme ab, daà renforcer certains adverbes : ainsi inante, M. L. 435 incontra, M. L. 4361; incoram, Apul.; insimul, M 4465; intunc(e), M. L. 4518. Il y apparaît aussi comm préfixe augmentatif, par exemple inopīmus « ualda mus », impinguis « valdē pinguis » d'après impingui insobrius « ualdē sobrius », innoxius (conjecture de Ma tin, dans Commodien, Inst. I 28, 3) « ualdē noxius ». Niedermann, Essais d'étym. et de crit. verb. lat., p. s cf. indēbilis, M. L. 4369.

Cf. gr. ev, en face de eví (le latin ne permet pas déterminer si le point de départ de in est en ou en v. irl. in, britt. yn, got. in, arm. i (y- devant voval et. avec degré zéro, lit. ¿ (sans doute v. sl. oŭ(n), ave vocalisme zéro sous forme \*ŭn). On retrouve en os ombrien en, mais presque toujours postposé : osq. cen tom-en « in censum », ombr. arvam-en « in aruom pél. pritrom-e « in prius »; toutefois, l'osque a une la en eituas (latinisme?). A côté de ces formes, on a soit! cien accusatif, soit l'ancien locatif; le latin, qui gardé le locatif que dans des survivances telles m Romae, domī, Karthāginī, a remplace le locatif par forme commune d'ablatif-instrumental-locatif la figure in. - La forme en, d'où in, du latin peut rend senter soit \*en (cf. gr. ev, got. in), soit \*n (cf. lit L'osco-ombrien a, comme préverbe, an- à côté de en ce an- peut représenter \*on- devant voyelle, ainsi dans ombr. anouihimu « induiminō »; de là an- se seri étendu par analogie, ainsi dans ombr. andendu à mi de endendu « intenditō ». Mais l'ombrien a encore ene « inītō ». Le hitt. anda « dans, à, sur » correspond à endo

Comme préposition et préverbe, l'indo-iranien n'a de correspondant du lat. in, etc., mais ā, dont on a, sou forme brève, un correspondant dans sl. -e, lit. -e poste

A in se rattachent une série de formations dérivées inter, préverbe et préposition (un seul emploi adve bial dans Val. Fl.) « entre ». Proprement « à l'intérie de deux », par exemple Cic., Verr. 2, 2, 52, dies XLV ter binos ludos « quarante-cinq jours dans l'espace com pris entre deux jeux ». S'emploie au sens local « entre parmi » ou temporel « durant, dans l'espace de ». Sé de premier terme à de nombreux adverbes composé interea (sur lequel on a refait interhaec), interibi, interi (cf. intrinsecus; la finale est la même que celle de exis en face de exinc, illinc, istinc, etc.; peut-être demeur en v. espagnol, cf. M. L. 4513 a), interdum, interdid diēs), qui ont plutôt le sens temperel.

L'abrégé de Festus signale aussi, p. 98, 25, interdu tim et interatim comme doublets anciens de interdum interim, le premier de interduō?, le second d'après pui

Comme préverbe, inter- (intel- devant un l qui sui intel-lego), a le sens de : 1º « entre », inter-calo, -ci

apono, uenio, etc.; 2º « par intervalles, de temps en pono, inter-aestuo, -mitto, -uīsō; 3º enfin, dans temps , enfin, dans enfin, dans quelques composés, inter, comme per, introduit une idée quelques de destruction de destruction de manier de destruction de manier de destruction de manier quelques competent, ou per, introduit une idée de privation, de destruction, de mort; cf. intereō, interde privation, (cf. pereo, perimo); aussi interdico (de là, fició, interimo intensive de intermentales interdico (de là, feio, inierano de inter-morior, inter-neco dans la la valeur milière). Ce dernier sens est ancien, comme le jangue familière dans la casta de langue l'aministence dans les gâthâs de l'Avesta de antaramonus (v. interdīcō). Toutefois, l'origine n'en est pas mruye que pour per. Peut-être faut-il partir de la aussi valeur spéciale prise par interdico (ou ses équivalents) dans la langue religieuse, où l'interdiction, la prohibidans la devait être marquée à l'origine moins par le verbe hi-même que par l'ablatif qui l'accompagnait : interdicere alicut ignt et aqua « prononcer contre quelqu'un rinterdit qui l'éloigne du feu et de l'eau ». Interdīcō a nu servir de modèle aux autres composés qui sont soupu sont sou-vent employés comme litotes (e. g. interficio en face de ocido et qui ont à côté d'eux des composés en per-, de type plus courant, avec une valeur semblable : perdō. vereo; v. Benveniste, Noms d'agent et noms d'action en i.e., p. 120. — Pour intersum, interest, v. ces mots.

Inter est bien représenté dans les langues romanes. M L 4485 a et 2526, deinter (depuis l'Itala) : il figure aussi dans le groupe interambos « tous les deux », ital. entrambi, etc., M. L. 4486. Il a servi aussi à former des composés tardifs du type intercilium = μεσόφρυον (tiré da inter cilia, cf. intercus, interuallum); \*intercoxium, M I. 4488; \*interfurcium, 4490; \*interruscum, 4497. interlignium, 4498; \*interuiscum, 4500; \*interuītīle. 4501; intermedium, 4492 (cf. permedium « parmi »).

Locatif, ancienne forme en \*-ter ou \*-teri, qui a des correspondants hors du latin. Le vocalisme radical n'est nas net. Il y a un vocalisme plein, avec un a ambigu, dans skr. antár (et antari- dans antáriksam « atmosnhère »), av. antara, v. p. antar; degré zéro dans v. h. a. untar « entre ». Le celtique, ambigu, a v. irl. eter, etar, corn. unter. L'osco-ombrien a un a- initial qui ne peut être que prothétique : osq. anter, ombr. anter, ander : ceci peut répondre à l'initiale de v. sl. otri « à l'intérieur , dont le q initial pourrait, il est vrai, reposer aussi sur \*on-.

A côté de inter il a dû y avoir un adjectif \*interus du dedans, intérieur », qui n'est plus usité, parce que le suffixe marquant l'opposition de deux a cessé d'être productif en latin (cf. alter, uter), et qui a été remplacé par la forme munie du suffixe de comparatif, interior, comme dans tous les cas comparables, exterior, superior, etc. De interior, le neutre pluriel a été employé comme substantif : interiora « l'intérieur »; cf. M. L. 4490 a. A interior correspond un superlatif intimus (cf. extimus) « tout à fait intérieur, intime », cf. gr. ἐνδότατος, ἐσώτατος; substantif au neutre pluriel intima, -ôrum « la partie intime », M. L. 4503, et au masculin intimus « un intime ». Dénominatif (tardif) : intimo, -ās : faire pénétrer dans ; spécialement « faire pénétrer dans les esprits, intimer ». Il y a aussi des dérivés, l'un classique et usuel, inter-nus (cf. exter-nus, etc); l'autre, tardif et rare, interulus : -a tunica. A \*ent(e)ro- se rattachent les adverbes, anciens ablatifs :

intrō : à l'intérieur (question quō; cf. Lucil. 1215 Marx). Adverbe, puis préposition à basse époque (Orose, Chiron, etc.). M. L. 4514 et 2527, deintro. D'où introrsum, introrsus (opposé à extrorsum), M. L. 4515 a; v. uertō; et les composés dont intrō est le premier terme, intro-dūco, -eo, introitus, M. L. 4515, -rumpo,

in

intrā, prép. : à l'intérieur de, sans dépasser, dans les limites de (contraire : extrā/citrā). M. L. 4508.

Hors du latin, interus a des correspondants (pour le vocalisme radical, cf. ce qui a été dit de inter) au sens de « intestins, entrailles »: gr. ἔντερα, arm. ənderk'. véd. antrám, skr. antrám, v. isl. idr; le slave a à la fois jetro « foie » et otroba « entrailles ». Au sens général : skr. ántarah, av. antāro, à côté de skr. ántamah, av. antəma- et lat. interior, intimus. En revanche, le groupe opposé de extra, exterior est propre au latin.

De intra dérive sans doute : intro, -as : aller à l'intérieur de, entrer dans : i. līmen, postēs, pomērīum. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4511. Ni dérivés, ni composés. La langue recourt à introitus (classique) pour désigner « l'entrée ». Une étymologie souvent adoptée le fait dériver de in + trō, verbe hypothétique dont le participe présent serait conservé dans la préposition préverbe trans; mais, outre que trans peut être autre chose qu'un participe, les Latins ne séparaient pas intrare de interus, intra, comme le montre le vers d'Afranius (R3 fr. 5) qui oppose à intrare une création analogique extrare : simul limen intrabunt, illi extrabunt ilico. La formation de intrare rappelle celle de penitus, penetrāre, cf. aussi recontrō, -āre dans Tertullien; et le type de dénominatif est aussi régulier que dans minister/ministrō, magister/magistrō. Cf. ags. inne « vers », innian « entrer ».

A inter se rattache encore l'adjectif de l'époque impériale interaneus (d'après extraneus), substantif au neutre interaneum dans le sens de intestinum, peut-être sur le modèle de gr. ἔντερον; cf. M. L. 4487, interanea. Cf. aussi interamen (comme abdomen) dans Oribase et interāmenta, intrālia (Gl. Reich.); B. W. entrailles.

intus, correspondant à gr. ἐντός, avec un suffixe indoeuropéen qui est bien attesté en sanskrit, grec et latin; le latin n'a pourtant pas le correspondant de έγθός. ἐκτός à côté de ex : de l'intérieur (= ἐνδόθεν; sens ancien; c'est le sens, du reste, des formations adverbiales en -tus, sub-tus, caelitus, rādīcitus, etc.; cf. Plt., Amp. 770, intus pateram proferto foras); puis simplement « à l'intérieur » (question ubi), cf. Apul., Met. 8, 29, intus aedium, sans doute d'après gr. ἐντὸς οἰκίας. M. L. 4520; et 2528, deintus (fr. dans), abintus.

De intus dérive intestinus : de l'intérieur. Substantivé intestīnum, -ī n. (surtout au pluriel et féminin intestinae) « l'intestin », cf. gr. ἔντερον, et intestīnus m. M. L. 4501 a (stentīna, issu de \*istentīna, avec métathèse). Cf. aussi intestinārius (= subaedānus); exintestero comme exentero (un exemple tardif).

L'e intérieur ne saurait guère s'expliquer par l'influence du type fūnus/fūnestus, tempus/tempestās, tempestiuus. L'explication de Brugmann, IF 28, 295 sqq., par \*entero-stīno-, skr. antara-sthā- est peu vraisemblable. Cf. clandestīnus et caelestīnus. L'hypothèse qui rattache

ina

intestīnus à intexere (cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr.5, p. 225) n'est pas davantage à retenir.

īna. -ae f. : mince feuille de papier ; ilia dicta ab ino, quae pars chartae est tenuissima, P. F. 92, 31; cf. 71, 4. Emprunt à l'accusatif de gr. (c, lvoc.

inānis, -e : vide (par opposition à plēnus; joint à uacuus, cassus, cf. Lucr. 1, 439, scilicet hoc id erit uacuum quod inane uocamus), de là « vain » (sens moral) et « privé de, manquant de ». Dans la langue philosophique, inanc traduit τὸ κενόν. Ancien, usuel. Non roman.

Dérivés : inānitās ; ināniae (mot plautinien) ; inānio. -īs (rare, Lucr. et Pline); inānītio (Isid.); inānītus (Gloss.), d'après κένωσις; inānīmentum (Plt.); exinanio (classique, usuel); exinanitio, etc.; inanesco. Composés: ināniloguus (Plt.) = κενολόγος (cf. inānilogistae, Plt., Ps. 255), d'où inaniloquium = xevoλόγιον, κενοφωνία (Ital.).

Sans doute composé dont le premier terme serait innégatif et dont le second est obscur.

inaurēs : v. auris.

incanus : v. canus.

incarduum. -In. : cœur du bois (Vit. patr.). Emprunt au gr. ἐγκάοδιον: peut-être à corriger en incardium. L'influence de carduus s'explique mal, en raison de la différence de sens.

incendo: v. cando, candeo.

incentio, incentiuus : v. incino, s. u. cano.

\*inceps: deinceps, P. F. 95, 10. De \*im-cap-s; cf. exim, etc., et is. Forme non attestée dans les textes et peutêtre tirée arbitrairement de deinceps.

incesso, -is, -Iui (un parfait incessi dans Tac., H. 2, 23; 3, 77; Luc. 5, 680), -ere: attaquer (sens physique et moral; synonyme de inuado, peto). De là incessus avec le sens de « attaque » dans Tacite, alors qu'ailleurs incessus a seulement le sens de « marche » (cf. incēdō). Semble une formation désidérative de incēdo: cf. Fest. 226, 18: petissere antiqui pro petere dicebant, ea quidem forma uerbi qua sunt lacessere et incessere. Toutefois, étant donné l'apparition tardive de incesso, qui ne semble pas attesté avant l'époque impériale, il est possible qu'il soit formé sur incessus, d'après le rapport impetus/petō, par besoin de renouveler l'expression. Il est peu vraisemblable que incesso ait été refait sur incessī.

incestus : v. castus.

\*incicor (Pacuvius, Trag. 386): v. cicur.

inciens, -entis adj. : pleine, se dit d'une femelle. Difficile à séparer du gr. κυέω « je suis enceinte » et de skr. cváyate « il se gonfle » (cf. cumulus?). La ressemblance avec le mot grec et le caractère technique du mot, qui est de la langue des éleveurs (Varr., Plt., Col.), amènent à se demander s'il n'y aurait pas d'emprunt au gr. Eyxuoc avec substitution d'un suffixe de participe présent d'après ἐγκυέω, comme dans praegnans, q. u.

Conciens semble une forme créée par Apulée, Mund. 23, sur inciens analysé in-ciens (de cieo).

incilis. -e : adj. employe au singulier dans lossa « fossé, tranchée »; ou au pluriel incilia, iun lossae quae in uiis fiunt ad deducendam aquan derivationes de rivo communi factae, P. F. 94, 23

Nom d'instrument qu'on a parfois rattaché « in-cīdō « ex eo dictus quod incidatur » Ulp., Di 21, 1, 5,

Pour la formation, cf. ancile, ancilia.

incīlo, -ās, -āre : increpare uel improbare, Non 36. qui cite des exemples d'Accius, Pacuvius, Luci En dehors de ces exemples, ne semble attesté que de Lucr. 3: 963. Pas de dérivés. Sans étymologie

incinio v. capio.

\*incitega : machinula in qua constituebatur in continu uinj amphora, de qua subinde deferrentur uina, P 25. Emprunt au gr. ἐγγυθήκη venu peut-être l'étrusque. Non autrement attesté.

incitus, -a, -um; incitae, -ārum : v. cius, so cieō.

inclutus : v. clueō.

incohō (inchoō; sur la graphie, v. Thes. VII 1, 3 56 sqq.), -as, -auī, -atum, -are: commencer, enis prendre, ébaucher. D'après Servius, Ac. 6, 252, tuni gio regi nocturnas incohat aras, le mot appartiend au vocabulaire religieux : est uerbum sacrorum. Mais dehors de cet emploi, aucun exemple attesté ne co firme la remarque de Servius ; le nouum delubrum hare de Cic., Dom. 51, peut s'expliquer par le sens on naire. Peut-être Servius le faisait-il dériver du grant le faisait-il deriver du grant le faisait le fai « libation ». Ancien (Enn.), classique. Peut-être servé en provençal, cf. M. L. 4359 b. Dérivés : incol tio, -tor, -tiuus, -mentum, tous tardifs. Étymologie obscure : le verbe est rattaché par les uns à col « pièce du joug où s'adapte le timon », incohāre ser « [se] mettre sous le joug, [s']atteler à », in cohum cere (ce qui ne va pas avec le sens religieux que Servi attribue à incohare); d'autres le rapprochent de l'or kahad « capiat », et incohāre serait équivalent de in vere. Vocalisme?

Une forme radicale coh-, cah- n'a guère de chance remonter à un type indo-européen. La graphie semble influencée par des considérations étymo giques : rapprochement de χάος ou de χόη.

incola : v. colō.

incolumis, -e: intact, sans dommage, sain et sai vivant (par opposition à mortuus). Joint à saluus L. 29, 27, 3). Mis en rapport avec calamitas dans co phrase de Cic., Planc. 5, 12, incolumis a calamila iudicii.

Dérivé : incolumitas, expliqué par Cic., Inu. 2 169. salutis tuta atque integra conservatio. And (Plt.), classique; rare à l'époque impériale. roman.

A pris en partie la place de saluus; c'est ur ter tout profane en regard de saluus qui est lié à salus Évidemment à couper in-columis ; sur le second term du composé, v. calamitās, clādēs, \*cellō (2) et \*colum incoxô : v. coxim.

incrocō : v. croccus.

peumo (inco-), -ās, -āre : passer à la toise. Mot inéume (par la langue militaire, attesté à basse époque echnique us la linda, accesse a basse époque passio Maximiliani). Se dit des recrues. Dénominatif passio maximilani, se appendir au gr. ἔγκομμα « entire de incuma, emprunt populaire au gr. ἔγκομμα « entire de incuma. in de incuma, veg., Mil. 1, 5, proceritatem tirodincommam scio semper exactam), la toise étant num au mount and a surface d'un certain nombre d'encoches fixant la taille marquee de la forme, cf. glaucuma.

incūria : v. cūra.

incus: v. cūdō. M. L. 4367.

ndago, -inis f.: terme de vénerie « action de pousser nuago, le gibier à l'intérieur d'une enceinte entourée de filets 1 de chasseurs; encerclement »; puis au sens concret enceinte, réseau, cordon (de chasseurs, etc.) »; enfin. rencemen, entit, si'époque impériale, « investigation, poursuite ». Atfesté depuis Hirtius (mais le verbe est dans Plaute): doublet tardif : indagēs, -is f.

A indāgō correspond un verbe indāgō, -ās (comme à dligo, caligare; formido, formidare; propago, propagire et indagor déponent (Varr., L. L. 5, 95) « suivre la trace, traquer, dépister », puis, dans la langue commune, « rechercher » et « découvrir ».

Dérivés : indagatio, -tor, -trix, -tus, -us, -bilis. Non

Sur indagatus coupé in-dagatus a été formé à basse Anoque perdagātus (Claud. Mamert.) = peruestīgātus: cl. inuestīgātus.

De ind- (pour le préfixe, cf. ind-audio, ind-ipiscor) - āg-; cf. amb-āgēs.

inde: adverbe de lieu, du groupe de is, corrélatif de unde marquant l'origine, le point de départ dans l'espace ou dans le temps « à partir de là, ou de ce moment ». S'emploie également à la place d'un ablatif paritif ou d'origine (avec ex), e. g. Plt., Amp. 429, cadus erat uini, inde (= ex eo) impleui hirneam, d'où le sens de fr. en. Cf. indidem « du même endroit ». Fournit le second terme de nombreux composés; cf. deinde (dein), M. L. 2525; exinde (exim), perinde, proinde, M. L. 6773; subinde, M. L. 8363. Ancien, usuel. M. L. 4368.

A juger par hin-c, istim, illim et par exim, l'élément de serait une particule non essentielle à la forme, peutêtre la même qu'on trouve avec  $\bar{e}$  dans  $d\bar{e}$ ; un t qui peut répondre à un ancien \*-de figure dans des adverbes arméniens indiquant le point de départ : anu « de là », usti «d'où », andust « de là », etc. Mais on ne voit pas d'où sort la finale lat. -im : elle n'a de correspondant nulle part. Or, unde rappelle v. sl. kędę, kędŭ (otŭ kędu a le sens de unde), où il y a une nasale comme dans inde.

indemnis : v. damnō.

index : v. dīcō.

indigena, -ae c. : indigène (opposé à aduena), autochlone = gr. ίθα-, αὐθι-γενής. De \*endo-gena, v. gignō 50.]

indiges, -getis : épithète appliquée à une catégorie de dieux, Dī indigetēs, qui s'oppose aux dī Nouensidēs (Nouensiles) et qui semble désigner — tout au moins

aux yeux des Latins - les dieux nationaux (Di patrii Indigetes, Vg., G. 1, 498), par opposition aux dieux nouvellement établis, cf. T.-L. 8, 9, 6, Iane, Iuppiter, Mars pater, Quirine, Bellona, Lares, Di Nouensiles, Di Indigetes, divi quorum est potestas nostrorum hostiumque, Dique Manes, uos precor, ueneror... Le Jupiter adoré à Lavinium s'appelait Iuppiter Indiges. Plus tard, quand on chercha un nom à ce dieu, on y vit Latinus, ou plus souvent Énée, qui était le fondateur de Lavinium : de là Indigetem Aenean dans Vg., Ae. 12, 794. Désigne toutes les puissances actives, de caractère religieux, qui, pour les anciens Romains comme pour tout l'ancien monde indo-européen (v. Usener, Götternamen), entouraient l'homme et que l'on invoquait dans les indigita-

Étymologie inconnue, comme le sens exact du mot; cf. Thes. s. u. Le sens de ombr. acetus, qu'on traduit par (dīs) Ancitibus (T. E. II a 14) nous échappe.

indigito, -as: appeler les dieux par leur nom, invoquer. Vieux terme du rituel, conservé seulement par les glossateurs (un seul exemple dans un texte de Tert., Ieiun. 16); cf. Thes. s. u.1

Dérivé : indigitamenta, -ōrum : incantamenta uel indicia, P. F. 101, 15 L.; nomina haec numinum in indigitamentis inueniuntur, i. e. in libris pontificalibus, qui et nomina deorum et rationes ipsorum nominum (numinum var.) continent..., Serv., G. I 21.

Origine obscure; ni le rattachement à aiō (par une forme \*ind-ag-itō), ni la dérivation par indiges, auquel pensaient les Latins, ne satisfont; encore moins la dérivation par digitus (cf. Kretschmer, Gl. 31, 154).

indolēs : v. alō.

\*indrutico, -as: exubérer. Hybride bas latin, dérivé du gaul. \*druto-.

indu, endo : v. in.

indulgeo, -es, indulsi, indultum, -ere: être complaisant, indulgent ou favorable à (avec le datif indulgere sibī, geniō, animō), par suite « se laisser aller à, s'abandonner à »; i. dolort, lacrimis (avec l'accusatif chez les archaïques, e. g. i. īram, Lucil. ap. Non. 325, 36); indulge hospitio, Vg., Ac. 4, 51: indulgent uino, Ac. 9, 165; cf. Non. 325, 33 sqq. Le sens premier était peut-être « accorder de l'espace ou du temps », ou « se relâcher pour »; « faire bonne part à »; cf. le sens technique dans Vg., G. 2, 277, indulge ordinibus « espace davantage les sillons ». Dans la latinité impériale, indulgère a pris le sens de « accorder par faveur, concéder » : indulgere alicui usum pecuniae, etc. D'où, à basse époque, indultum n. et indultio, -tor (Tert.), indultus, -ūs m. « permission, faveur ».

Autres dérivés : indulgitās (rare et archaïque) ; indulgentia (classique) « douceur » (i. caelī, Vg., G. 2, 345), « indulgence, complaisance », qui à basse époque a le sens concret de « faveur » accordée à quelqu'un, spécialement « pardon, rémission d'une faute ou remise de l'impôt ». Indulgēre, indulgentia sont à peine représentés dans les langues romanes. M. L. 4385 et 4385 a.

Selon M. Vendryes, R. celt., 40 (1923), p. 429, indulgeo représenterait \*en-dhlgh-e de la racine \*dhlegh- qui marque le droit ou l'obligation; irl. dliged « devoir,

loi », dligim « j'ai le droit, je mérite », thème en -ye/yo-. \*dhlegh-ye/o- ou \*dhlgh-ye/o-. « Indulgēre représenterait le thème en -e-, marquant l'état, de cette racine et signifierait « être dans la situation de quelqu'un sur qui un autre a des droits »; indulgeo alicui veut dire « quelqu'un a des droits sur moi »; d'où « j'ai des devoirs, des obligations, des complaisances envers quelqu'un ». Mais jamais indulgere ne signifie « avoir des devoirs, des obligations envers quelqu'un »; au contraire, le verbe s'emploie plutôt d'un supérieur vis-à-vis d'un inférieur : « avoir des complaisances pour », le cas contraire se disant morem gerere. D'autre part, il faut tenir compte du sens concret de indulgere, qui est sans doute le plus ancien. S'il en est ainsi, on peut rapprocher gr. δολιχός, skr. dīrgháḥ « long », gr. ἐνδελεχής« continu », v. sl. dlugu (et hitt. dalugi- « long »), dont, en latin même, L. Havet, MSL 6, 233 sqq., rapprochait largus; cf. Gauthiot, MSL 18, 345. Mais la coupe ind + ulgere est aussi possible (cf. ind-ipiscor, etc.). L'étymologie reste donc incertaine, comme le sens premier du verbe.

induō : v. exuō.

induõ

India: Inde; Indus: indien. Emprunt au gr. Ἰνδός, Ἰνδία: v. B. W. sous dinde.

indusium, -ī n.: vêtement de femme. Dérivés: indusiātus « vētu de l'indusium »; indusiārius « tailleur qui fabrique l'indusium ». Mots plautiniens, repris par Apulée et Martianus Capella, par affectation d'archaïsme.

Les étymologies de Varron, qui dérive le mot soit de induō, soit de intus, sont sans valeur. Indusium, indusiatus sont empruntés, comme nombre de noms relatifs au vêtement et à la parure, au gr. ἔνδύσις, ou \*ἐνδύσιον, de ἐνδύσ « revêtir ». I

industria, -aef.: zèle, activité; pluriel concret industriae « efforts »; souvent employé à l'ablatif industriā (avec ou sans ez, dē) « de propos délibéré, à dessein », et aussi à l'accusatif avec ob : ob industriam. Ancien (Enn., Plt.), classique, mais rare, surtout à l'époque impériale.

îndustrius : zélé, actif, attentif, etc. (joint à gnāuus par Cic., Verr. 2, 3, 21, 53 ; à ācer, Tusc. 5, 20, 57; opposé à ignāuus, Tac., A. 12, 12; industriē est joint à diligenter par Cés., B. G. 7, 60); industriõsus; industrior, āris (bas latin).

Les anciens avaient déjà reconnu dans industrius un composé, dont la forme ancienne indostruus (l. sans doute endo-) est donnée par P. F. 94, 15, qui la glose « quasi qui, quicquid ageret, intro strueret et studeret domi »; pour le sens de struere, cf. Caton, Or. inc. 19: iure, lege, libertate, republica communiter uti oportet; gloria atque honore, quomodo sibi quisque struxit. Cette explication a souvent été considérée comme une étvmologie populaire, à tort sans doute. M. J. B. Hofmann l'a défendue en rappelant homér. βυσσοδομεύων, cité par Bréal, Essai de sémantique, p. 145; et M. Benveniste, R. Phil. XXII, 1948, p. 117, l'a confirmée en montrant que industria a bien originellement le sens de « activité secrète », industrius celui de « qui machine secrètement », et il est tenté d'y voir un « calque sémantique » de βυσσοδομεύων. La substitution de -ius à -uus serait due à l'influence du groupe des adjectifs en -ius (cf. gloria, inglorius; iniūria, iniūrius, etc.).

indutiae, -ārum f. pl. (singulier archaique d'après Aulu-Gelle 19, 8, 13): suspension d'armes, trêve, Indu Varr. ap. Gell. 1, 25, 2. Attesté depuis Plt.; Pare et Varr. ap. Gen. 1, 20, 2. technique; demeuré peut-être en italien. M. L. 4388 technique; demeure pour la sens à ἐκεχειρία. Rappelle dans sa formation le type de substantif féminin pluriel infitie suppetiae, -ārum et, au moins par le suffixe, ōtium, dont suppetiae, arum et, ac man L'explication qui derive le mot d'un adjectif de sens privatif \*in-dū-tus e qui ne fait pas la guerre » (cf. duellum), v. Osthoff, IF 6, 17 fait pas la guerre (c. suspension d'armes n'implique pas la fin de la guerre : bellum enim manet, pugna cessai dit Aulu-Gelle 1, 25, 4. On a pensé à couper ind-ution et à rapprocher gr. αύτως « vainement », αύσιος « vain inutile » et le groupe de v. isl. audr « vide, désert, Mais cette étymologie reste très incertaine; les autres le sont encore plus; v. Walde-Hofmann, s. u

induniae : v. exuō.

inebrae : v. enubrō.

inedia : v. edō.

ineptus, -a, -um : v. aptus.

iners : v. ars.

infandus : v. for.

înfâns, înfantis (sur la nature de l'ī, v. cēnseō, s. f. les langues romanes ont restitué i; cf. infantia, M. I. 4393) : adjectif formé de in- privatif et du participe de for « qui ne parle pas, incapable de parler »; épithète s'appliquant surtout aux jeunes enfants, înfâns puer cf. Plt., Poe. Prol. 28; Lucil. 486, 566. Lucrèce emploie encore le substantif dérivé infantia avec le sens de « incapacité de parler ». Puis înfâns substantivé, înfanția se sont employés au sens « enfant » (cf. le développe. ment de sens de gr. νήπιος), enfance »; c'est à ce sens que se rattachent les dérivés et composés (tous d'époque impériale) : înfantărius, înfantilis (d'après puerilis) înfantulus, -tula : înfanto « nourrir comme un enfant » (Tert.); înfanticida, -cidium (Id.). Comme la période dans laquelle l'enfant est considéré comme incapable de parler finit à sept ans (cf. Quint. 1, 1, 18), on concoit que intans ait pu désigner l'enfant dans le sens ordinairement réservé à puer. Columelle dit ab infante, Celse ab infantibus dans le sens de a puero, a pueris. De plus, infantēs formait couple avec parentēs. Panroman, saul roumain. M. L. 4393, 4393 ab; B. W. s. u. - En arménien, c'est l' « animal » qui est désigné : anasun (littéralement « qui ne parle pas »).

Les participes proprement dits n'entraient pas en composition (v. Wackernagel, Altind. Gramm., II 1, p. 193 sqq.); et ce n'est qu'en vertu de développements secondaires que, même avec \*n- négatif, où le développement s'est produit le plus, il a été fait quelques composés de ce genre; en latin, les cas tels que infâns, insciēns, insolēns, insons sont demeurés exceptionnels.

\*Infendere : ἐπιτεῖναι, ἐνκληματίσαι (Gloss.). Peutêtre composé de -fendō, comme offendō, ou tiré secondairement de īnfēnsus. infensus : v. fendō.

inferiae, -ferius : v. -ferius sous ferō.

infertor : v. ferb.

Inferus, (infer ap. Cat., Agr. 149, 1, super inferque uicinus), -a, -um: qui se trouve par dessous, par opposition à superus; de là substantivé, Inferī, -ōrum « les habitants du monde souterrain »; Dī Inferī, par opposition à Dī Superī. Ancien (Enn.), usuel. N'est maintenu que dans un seul dialecte du Tessin, M. L. 4400; tenu que densuré en corse, M. L. 4394 a. Infera est demeuré en corse, M. D. 4394 a.

Infră: en dessous (par opposition à suprā), plus bas. Adverbe et préposition (avec l'accusatif); sens physique et moral. Confondu avec intrā à basse époque, M. L. 4410; inferior, -ōris (par opposition à superior): qui est plus bas; s'emploie de l'espace et du temps (de la le sens de « plus jeune, descendant »), du rang: inferiores e les inférieurs »; infimus (anc. infumus), -a, -um: qui se trouve tout au bas. Forme refaite pour remplacer imus, qui avait perdu sa transparence étymologique.

Dérivés: înfimătis (création de Plt., St. 493, qui l'oppose à summatés); înfimitās (Amm.); înfimō (Apul). A basse époque, la forme ayant cessé d'être comprise comme un superlatif, on rencontre le comparatif înfimior (Iren.).

Inferus a un doublet īnfernus (cf. supernus, internus, etc.); d'où īnferna, -ōrum « les demeures des dieux Inferīs; īnfernās, -ātis (Vitr.). La langue de l'Église a employé īnfernus m. dans le sens de « enfer », cf. īnfernum, panroman, sauf roumain, M. L. 4397, celtique : irl. iffern, britt. uffern; germanique : ags. fern, et en a tiré un adjectif īnfernātis.

Lat. Inferus, înfimus répond évidemment à skr. adharah (av. aðarō), adhamah « qui est au-dessous », à côté de adhah « en bas »; le gotique a undar « sous » et l'arménien »nd « sous » (entre autres sens). Mais f n'est pas conforme à la phonétique du latin de Rome; et la forme du mot serait dialectale, ce qui s'expliquerait par les emplois religieux de ce groupe (înferī, etc.). Toutefois, le sentiment qu'on avait affaire à un mot composé de in (comme dans inferō) a pu jouer. Pour le sens de înfrā, cf. secus.

infestus, -a, -um: 1º dirigé contre: infestis pilis procurrere, Cés., B. C. 3, 93; infestis signis; « hostile à, acharné contre », gens infestissima nomini Romano, Sall., C. 52; 2º « exposé au danger ou aux attaques, périlleux, menacé, infesté »: infestum iter, Cic., Phi. 12, 10; filii uita infesta, Cic., Rosc. Am. 11, 30; omnia infesta serpentibus, Sall., Iu. 89; opposé à tūtus, T.-L. 2, 49; cf. Gell. 9, 12, 1. Souvent confondu avec înfēnsus, parfois même avec înfectus. Ancien (Plt., Cas. 676); classique. Rare à l'époque impériale; demeuré en espagnol, M. L. 4400 a.

Dénominatif: īnfestō, -ās « attaquer » et « infester » (Bell. Alex.). Dérivés tardifs et rares : īnfestātiō, īnfestātio.

In-festus contient sans doute le même second élément que manifestus, mais l'origine en est incertaine.

înficio : v. facio.

insit: il se met à, et spécialement « il commence à parler ». Synonyme de incipit, rare, archaïque et poé-

tique; usité seulement à la 3° personne du singulier de l'indicatif présent. De in+fit de  $fi\bar{o}$ ; cf. l'opposé  $d\bar{e}fit$  « il manque ». V. Thes. s. u.

Infitiae : v. fateor.

īnfrā : v. inferus.

Infula, -ae f. (usité en prose surtout au pluriel *īnfu-lae*): sorte de collier ou de diadème de caractère rituel, fait de flocons de laine teints en rouge et en blanc et noués à des intervalles réguliers par un ruban, *uitta*, de manière à former une longue tresse, assez semblable à un chapelet. Ancien, bien que non attesté avant Cicéron.

Dérivés: īnfulātus « qui porte l'infula » et, dans Festus, la glose exinfulabat : exer[c]ebat; infulas enim sacerdotum filamenta uocabant, P. F. 71, 25.

Ce terme religieux semble dénoncé par son f comme étant dialectal; cf. toutefois la réserve faite sur *inferus*. Formes romanes savantes, sauf peut-être en espagnol. Origine inconnue.

Infumus, -fimus : v. inferus.

ingenium : v. genō.

ingēns, ingentis adj.: très grand, immense; joint par Cicéron à immānis, immēnsus, Verr. 2, 3, 46, 110; de Or. 3, 19, 70. Sur la valeur emphatique de ingēns, v. Tér., Eu. 391-392, et Cic., Lae. 26, 98. Se dit des hommes et des choses. Comparatif et superlatif peu usités. Pas de dérivés. Attesté depuis Ennius, mais rare à l'époque républicaine; fréquent chez les poètes (199 exemples chez Virgile contre 19 de immēnsus) et chez les prosateurs de la latinité d'argent (Tite-Live, Sénèque), semble tomber en désuétude à partir du second siècle de l'Empire; toutefois, reparaît fréquent dans Aug., Ciu. D. (46 exemples contre 11 de immēnsus et 31 de īnfīnītus), et dans la Peregr. Aeth., qui en a 20 exemples. Non roman.

Adjectif expressif qui n'a pas de correspondant évident (cf. peut-être gr.  $\gamma(\gamma\alpha_c)$ ) et qui a disparu en vertu de l'usure qui atteint normalement les mots ayant une valeur affective. V. Ingverson, Eranos 48, 65.

ingenuus, -a, -um : v. genō. M. L. 4422.

ingluuies, -eī f.: plis de graisse du visage, d'après Varron cité par Serv., G. 3, 431: ingluuies tori sunt circa gulam, qui propter pinguedinem fiunt atque interiectas habent rugas. Toutefois, le mot ne se rencontre qu'avec le sens de « gosier, gorge, jabot », cf. M. L. 4424, et aussi « gloutonnerie » (langue familière). Les anciens le rattachent à gula; cf. P. F. 99, 21, i. a gula dicta, hinc et ingluuiosus et glutto. Substantif d'un verbe \*ingluō (cf. inluuiēs: inluō) apparenté à gluttiō, ingluttire; cf. M. L. 4423.

ingruo : v. gruo.

\*ingrūsia: Ινγρουσία παρὰ 'Ρωμαίοις τὸ τοῖς ἀσθενέσι διδόμενον σιτίον, ὁ οὕτε ζῆν οὕτε ἀποθνήσκειν ποιεῖ (Suid.).

Sans autre exemple et sans explication.

inguen, -inis n. (usité le plus souvent au pluriel inguina, -um, d'où la bas latin inguina, -ae, Isid., Or. 4, 6, 19; autres formes tardives: inguinem, inguinēs (cf.

sanguen et sanguïs), inguinōrum, inguem): 1º enflure, tumeur; 2º aine; 3º endroit où la branche part du tronc (Plin.). Depuis Lucilius. M. L. 4433.

Dérivés : inguinālis, adjectif et nom de plante, amelle = βουδώνιον; -ārius (Grég., Iren.).

Lucilius, qui fournit le premier exemple de inguen, l'emploie dans le sens de « enflure, tumeur » : inguen ne existat, papulae, tama, ne boa noxit (Luc. 1195), sens qu'on retrouve dans Celse 3, 5. D'autre part, inguen est exactement superposable, pour la forme, à gr. &ñy, -évoç « glande »; le rapprochement, proposé par de Saussure, MSL 6, 53, est séduisant, quoique gr. à-admette d'autres origines que -n et que 8 puisse reposer sur \*d; mais v. isl. Økkr « enflure » et Økkvinn « enflé » ont aussi les représentants de \*n et \*gw, ce qui appuie l'étymologie.

initium : v. eō, ineō.

inluuies : v. lauo.

inmusulus, -ī (im-) m.: auis genus quam alii regulum, alii ossifragum dicunt, P. F. 99, 23; ales ex genere aquilarum est, sed minor uirium quam aquilae; quae nolucris raro et non fere praeterquam uere apparet, quia aestum algoremque metuit. Appellatur autem ita, quod subito et inexpectata se inmittat. id. 101, 1.

Ancien terme de la langue augurale, tombé en désuétude et dont le sens était perdu à l'époque impériale; cf. Plin. 10, 8, quidam post Mucium augurem uisos non esse confirmauere; ego (quod uerisimilius) in desidia rerum omnium non arbitror agnitos. Emprunté?

inolēsco : v. alō.

inquam, inquit: « dis-je, dit-il », employé en incise quand on rapporte ses propres paroles ou les paroles de quelqu'un; souvent après un mot sur lequel on veut attirer l'attention de l'auditeur ou du lecteur; notamment dans des anaphores. En dehors de inquam, inquit, on rencontre aussi, mais plus rarement : inquis (classique), inquimus, inquitis, inquitut, inquiet, inquito (Plt., Tér.), inquibat, inquiets, -quiet, inquisti; cf. Kühner, Lat. Gramm., 2º éd., I, p. 823. A basse époque, sur inquit, inquis s'est créée une 1ºº personne inquiō (d'après aiō?) ou inquō; d'où inquièns (Vulg.). La création même de ces formes, qui n'ont pas eu de vie véritable, montre que inquam avait cessé d'être employé. C'est surtout une forme de l'époque républicaine.

Inquam a l'air d'un subjonctif dont le sens serait « veux-je dire ». S'apparente sans doute à inseque, insece; v. ces mots. Pour le vocalisme, cf. hom. ἔσπετε (de \*ἐν-σπετε) à côté de ἐννέπω. Mais on ne voit pas comment \*insquam aurait abouti à inquam (cf. tranquillus?).

inquilinus : v. colō.

inquinō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: souiller, salir (sens physique et moral). Ancien, classique. Demeuré peutêtre en catalan et en espagnol, M. L. 4450 a. Rapproché de cunīre par P. F. 44, 11, cunīre est stercus facere, unde et inquinare.

Dérivés, rares et tardifs : inquinābulum (Gloss.), inquināmentum, inquinātiō; composé : coinquinō

(fréquent dans la langue de l'Église, où il tradul

\*insequō, \*Insecō?: 1re personne non attestée. N'existent que les formes: insequis « narras, referi (Gloss.); insece, inseque « dic », impératif traduisant gr. Évverte (Liv. Andr., Enn.); insexit « dixerit » (Enn. 16; cf. P. F. 99, 10). Enfin, Caton aurait employi un participe insecenda, où le préfixe est privatif di sens de infanda, semble-t-il; mais le passage d'Aula Gelle, 18, 9, 1 sqq., relatif à cet exemple est corrompile cauteur cite aussi une forme de substantif plura insectionés = narrâtionés.

Verbe vieilli dont il ne reste que des débris; compositen-seku-ō, d'une racine \*seku- « dire », dont on aurai peut-être le subjonctif dans inquam et d'autres forma dans inquis, inquit. Les formes însece, însecenda son reformées par analogie sur \*īnsecō, de \*īnseq(u)ō avec chute phonétique du u devant o, et sur īnsecit, însectionēs, où le ku perdait son appendice labiovélaire de vant consonne.

L'ombrien a généralisé -k-: pru-sikurent « pronuntiauerint », sukatu « dēclārātō ».

La racine \*sekw- « dire » est bien attestée : v. gall hepp « inquit », irl. insce « discours », hom. ἐννέπω (m pér. aor. ἔ-σπετε, de \*ἐν-σπετε) ; v. isl. segja et v. h. a sagön « dire », lit. sakaū, sakyti « dire » (et lit. or seh « je dis »), v. sl. sočiti « indiquer ». Le sens de « raconter », qui est maintenu en latin, se retrouve notammen en celtique : irl. scél, gall. chwedl « récit, nouvelle » il en lituanien : lit. pāsaka « conte, récit ». La racine \*sekindique une déclaration publique, un récit fait devait un public, etc. Une racine homonyme a fourni seque « je suis » et, dans d'autres langues, des formes comme got. saihvan, all. sehen « voir ». Peut-être est-ce la mêm a l'origine, mais rien ne l'indique plus en latin.

ī(n) sicium, ī(n) sicia, -iārius : v. secō.

însideō, însidiae : v. sedeō.

Insignis: v. signum.

Insilia (gén. -ium?): mot désignant un organe di métier à tisser, dont le sens précis est inconnu et qu'or rattache ordinairement à *Insiliö* (comme *Insidiae* à *Insilio* deo?). Ne se trouve que dans Lucr. 5, 1353.

īnsipō, -supō : v. supō, sipō.

īnsitus : v. serō.

īnsolēns: v. le suivant.

Insolēscō, -is (-ēuī tardif d'après inolēuī), -ere: is gonfler, s'enfler (sens physique et moral : s'enfler d'orgueil; cf. tumeō, intumēscō]. Rare; attesté chez Catolet, à son imitation, dans Salluste, puis Tacite et Justin au sens physique ne se rencontre que dans Tertullis et saint Jérôme: uterus insolescens, dit ce dernier; taldis que Caton, ap. Gell. 6, 13, 15, écrit : ne Romani, ad superbiam ferociamque et inmodicum modum insolecerent. Il faut sans doute en rapprocher Insolèns dau le sens de «excessif, arrogant, insolent », cf. Nep., Timbinid umquam neque insolens, neque gloriosum ex ore eiden.

etc.; mais le rapport entre les deux mots est obseril, etc., and d'ordinaire insolens à soleo (même for-cur. On rattache d'ordinaire insolens à soleo (même forcur. Un racco de meme formation que înfâns, însôns) : du sens de « inaccoutumé », mation que serie de « maccoutumé », on serait passé à « qui passe la mesure ordinaire, exceson serait passa e însolescă aurait été bâti sur însolens avec sil, etc. 3, et însolescă avec sil, etc. 3, et însolescă avec sil, etc. 3, et însolescă avec sil, etc. 3, etc. 4, etc. 4 si, etc. ", si indiesco; c'est ainsi que Tertullien aurait, influence de indiesco; c'est ainsi que Tertullien aurait, influence bâti exsolēscere. Le sens physique de īnsosur solle, se gonfler » serait récent et dérivé. M. Polisco « se para la contrata de derive. M. Po-krovskij, KZ 35, 230 et Bull. Acad. Sc. de l'U. R. S. S., krovski, 1927, p. 127 sqq., a rapproché *īnsolēscō* des verbes ger-1927, p. 127 du groupe de all. schwellen « se gonfler », maniques solutions « φυσίωσις ». Insolens appartiendrait à la même racine, puis, en vertu de l'homonymie, drait été ensuite rapproché de soleō, însolitus (à moins aurai n'y ait eu à l'origine deux homonymes qui se qui sergient confondus); mais la présence du préfixe indevant un verbe marquant l'état est sans exemple. On nexpliqué aussi *īnsolēscō* comme fait par opposition sur a experient sur rolesco, coupé ex-solesco. Tout ceci incertain, des actions analogiques diverses ayant pu s'exercer.

De insolens dérivent : insolentia (classique), insolente.

finstar n. indéclinable, usité seulement au nominatif et à l'accusatif : équivalent, qui tient la place de (glosé λιοίωμα, άντίτυπον, τὸ ἰσότυπον); cf. Cic., Brut. 51. 191. Plato mihi unus instar est omnium. Le sens premier est peut-être technique : « poids que l'on place sur un plateau de la balance pour faire équilibre, contrenoids # (Instare, Institor); cf. Cic., Off. 3, 3, 11. ut amnia... uix minimi momenti instar habeant; Ov., Her. 2. 30 sed scelus hoc meriti pondus et instar habet; Virgile, Ac. 6, 865, dit de Marcellus : quantum instar in ipso, où instar, évidemment, équivaut à pondus, momentum, c'est-à-dire grauitas; cf. l'emploi de momentum dans T.-L. 3, 12, 6, iuuenem egregium, maximum momentum rerum eius ciuitatis; cf. encore Colum. 12, 8, irim crihratam quae sit instar pondo quincuncem et trientem. Par extension : « valeur égale, image, ressemblance, compensation » (cf. T.-L. 28, 17, 2). Instar s'emploie souvent comme apposition suivie d'un génitif; cf. Vg., Ae. 2, 15, instar montis equum; de là, à l'époque impériale, ad înstar « à l'image de », d'après ad exemplar.

Le sens technique fait penser à gr. στατήρ, nom de poids (et de monnaie), aussi de la racine \*sthā-. Mais l'histoire du mot reste obscure. Ne semble pas attesté avant l'époque classique (Cic., Cés.). La forme instar sans e final est comparable à biber, mais semble plutôt être le neutre d'un adj. (cf. exemplar) qu'un infinitif à finale syncopée. Terme commercial, pour lequel une influence étrusque est possible.

influence étrusque est possible. Instaurō, -ās, -āuī, -ātum, -āre

instaurō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: renouveler, recommencer, réparer, restaurer. Glosé ἀνανεοῖ, redintegrat, renouat, recuperat. Peut-être ancien terme du rituel; cf. l'emploi technique des dérivés: īnstaurātīū lūdī, Cii. Diu. 1, 26, 55, īnstaurātīū lūdōrum, īnstaurātīcius diēs. — Verbe rare, surtout technique. Instaurō est la forme anciennement attestée, avec le sens de « recommencer, restaurer ». Mais, à l'époque impériale, ce sens semble inconciliable avec le substitue dans cette acception restaurō (d'après restituō, īnstituō), qui ne semble pas attesté avant Tacite; et inversement īnstaurō passe au sens de « offrir (pour

la première fois) », cf. Tac., H. 2, 70, 6, lactus ultro et tam propinquae sortis ignarus instaurabat sacrum dis loci; dans Vg., Ac. 4,63, instauratque diem donis, il faut comprendre « et elle renouvelle chaque jour ses dons (aux dieux) ».

Dérives : īnstaurātiō, -tīcius, -tīuus ; restaurātiō, -tor (tardifs).

Les anciens rapprochent *īnstar*, ce qui est impossible, mais qui a le mérite de fixer le sens à la fois de *īnstar* et de *īnstaurāre*. Le verbe a dû d'abord signifier « donner en compensation, en équivalent » pour une cérémonie religieuse manquée, non conforme aux rites, etc., et par suite, dans la langue commune, « renouveler, refaire », etc. Cf. Serv., Ae. 2, 15, *instar nomen indeclinabile est*, licet Probus (Cath. gr. 4, 17) *instaris declinauerit ut nectaris. Et caret praepositione quamuis Serenus lyricus ad instar dixerit. Instar autem est ad similitudinem*, unde non restaurata, sed instaurata dicuntur aedificia ad antiquam similitudinem facta. Conservé dans le v. fr. estorer, M. L. 4470; restaurāre dans it. ristorare, M. L. 7249.

Le maintien de la diphtongue au à l'intérieur du mot dans *instaurāre* fait difficulté. Étymologie obscure : on rapproche gr. σταυρός α pieu », v. isl. staurr, got. stiurjan α établir solidement ». Faute de pouvoir retracer l'histoire du mot, on ne peut rien affirmer. Le simple staurō attesté à basse époque est une création récente, qui semble sans rapport avec *instaur*ō : v. ce mot.

īnstīgō : v. stingō.

instita, -ae f. : ornement attaché à la stola d'une matrone romaine, consistant en un volant très large ou draperie cousue à la ceinture et tombant jusqu'à terre. Dérivé de instô, -āre; cf. antistes, -stita.

Institor, -ōris m.: colporteur, revendeur. Ne semble pas attesté avant l'époque impériale. Dérivé: înstitôrius. De însistô « celui qui s'établit, s'installe avec son étalage ».

insubidus, -a, -um: sot. Adjectif rare, attesté dans Aulu-Gelle et Macrobe. V. subidus. L'étymologie cui nihil subit in mentem n'est qu'un calembour.

insula, -ae f.: île; par suite « pâté de maisons » formant un îlot entouré par des rues qui l'isolent du reste de la ville, comme la mer isole l'île; puis « maison de rapport », par opposition à domus, aedēs.

Dérivés : īnsulānus (-neus tardif), -ārius, -ātus, -āris, -ēnsis, -ōsus.

Les anciens expliquent *īnsula* comme si c'était le féminin d'un adjectif \*insulus issu de \*en salos « qui est en pleine mer » (cf. sēdulus, de sē dolō, etc.), gr. ἐναλος (-λιος): insulae dictae proprie quae non iunguntur communibus parietibus cum uicinis, circumituque publico aut priuato iunguntur, a similitudine uidelicet earum terrarum quae in fluminibus ac mari eminent, suntque in salo, P. F. 98, 31. Mais il peut n'y avoir là qu'une étymologie populaire (cf., toutefois, all. mod. Eiland, v. sl. ostrovū). L'indo-européen n'a pas de nom connu pour « île » et les noms indo-iranien et slave indiquent une île fluviale. Le gr. νᾶσος (ion.-att. νῆσος) a l'air d'un mot égéen; on a peine à ne pas penser à un rapport avec *īnsula*, qui proviendrait aussi du même groupe que

dor. νᾶσος, on ne sait par quel intermédiaire, et la phonétique fait des difficultés. Le rapport, séduisant, avec irl. inis, gall. ynys « île » n'est pas plus clair. Attesté depuis Plaute. Roman. M. L. 4475; passé, par le roman, en v. h. a. insul[e], isila. Sur paene insula (Catul. 31, 1), v. Benveniste, Le français moderne, 1955, 1.

īnsulsus : v. sallō.

intāminātus : v. contāminō.

integer : v. tangō.

intendo, -tus etc. : v. tendo.

inter, interior, intimus : v. in.

interamenta, -ōrum n. pl.: agrès intérieurs d'un navire, varangues. Terme technique de la langue nautique, attesté une fois dans Tite-Live 28, 45, 15, correspondant à gr. ἐντερόνεια; pour le suffixe, cf. armā-menta.

interanea, -orum : v. inter, sous in. M. L. 4487

intercapēdo : v. capiō, p. 96.

intercus : v. cutis.

interdico, -is, -xī, -ctum, -ere : terme de la langue du droit : prononcer (dicere, cf. iūs dicere, iūdex) la formule qui met fin à un litige entre (inter) des personnes; rendre un arrêt : praetor interdixit de ui, Cic., Caec. 8. 22; praetor interdixit ut unde deiectus esset eo restitueretur, id., ibid. 28, 80; de là interdictum n.; cf. Gaïus. Inst. 4, 139 sqq., 142 sqq. L'arrêt étant le plus souvent prohibitif, interdicere signifie en général « interdire ». cf. Gaïus, Inst. 4, 439 sqq., certis ex causis praetor aut proconsul auctoritatem suam finiendis controuersiis interponit... formulae uerborum quibus in ea re utitur interdicta cum aliquid prohibet fieri..., et la proposition complétive de interdico est introduite par ne; mais, comme on l'a vu plus haut par les exemples de Cicéron, ce n'est pas là un usage exclusif. Toutefois, il semble que les interdits prohibitoires soient les plus anciens; et le sens premier serait bien « interdire » (cf. Daremberg-Saglio, s. u.), ce qui est conforme à l'étymologie. Les gâthâs de l'Avesta ont, en effet, antara-mruye « interdicō », qui correspond pour la composition, l'emploi et le sens à interdīcō, v. Meillet, BSL 25 (76), 1, 104. Sur la valeur du préverbe, v. inter, s. u. in. La construction ancienne est, comme le montre le rapprochement de l'iranien, i. alicui aliqua re, qui est maintenue dans la formule d'interdiction religieuse ignī et aquā alicuī interdīcere. Mais des constructions analogiques sont nées : i. alqm aliquā rē; alicuī aliquid; alicuī dē aliquā rē; i. alicuī ut (sans valeur prohibitive); i. alicui ne, ou l'infinitif.

Dérivés : interdictio, -tor, -torius, -tus, -ūs (ces trois derniers tardifs).

interest : v. intersum.

interficio : v. facio.

interim, inter-dum,- nus, -ior, -ātim, -duātim ; intimus : v. inter, sous in.

interpolo, -as, -are: -re est immittere et interponere et nouam formam ex uetere fingere... et est tractum ab arte

fullonia qui poliendo diligenter uetera quaeque quasi in nouam speciem mutant. Plautus Amphitryone (317):

illic homo me interpolabit meumque os finget denuo, Non. 34, 1. Terme technique de la langue des foulons qui correspond pour le sens au gr. ἐπιγνάπτω; il y a un adjectif interpolus (interpolis) glosé ἐπίγνάπτω; il y a signifie « retapé, remis à neuf »: Si uestimenta interpola quis pro nouis emerit, Dig. 18, 1, 45; (discernere) uestem interpolem a sincera, Fronton, p. 161, 2 N. De là « falsifier » et « falsifier en introduisant dans un texte, interpoler » (cf. Cic., Verr. 2, 1, 158).

Interpolō est-il le dénominatif de interpolus, ou -polō est-il a poliō, comme ducō, -ās à dūcō, -is? Dans ce cas, interpōlus serait reformé sur interpolō, comme inuidus sur inuideō. Les dérivés tardifs de interpolō, interpolōtor, -tiō, etc., n'ont que le sens figuré. Ancien, usuel. Non roman.

Sur le rapport entre *poliō* et *interpolō*, v. Vendryes, Donum natalicium Schrijnen, p. 702 sqq. Cf. *poliō*.

interpres, -etis m. et f.: intermédiaire, courtier, chargé d'affaires; puis chargé d'expliquer, truchement, interprète; glosé ἐρμηνεύς. Ancien (Plt.), usuel, classique. Dénominatif: interpretor, -āris: « expliquer, interpréter » et « traduire ». Le sens de « être courtier » n'est pas attesté. De là interpretātiō, etc.

Le sens de « courtier, négociateur » semble être le plus ancien; cf. Plt., Cu. 434, quod te praesente isti egi, teque interprete (il s'agit de l'achat d'une esclave); Cic., Fam. 10, 11, 3, utor in hac re (les négociations avec Lépide) adiutoribus interpretibusque fratre meo et Laterense et Furnio nostro. Il s'agit sans doute d'un terme de la langue du droit comme sequester. Le second terme du composé-pres est peut-être une forme nominale tirée d'un verbe disparu signifiant « acheter » ou « vendre » (cf. pour la formation locuples et plère, super -stes et stare), apparenté à pretium; v. ce mot.

intersum, -es, -ful, -esse: 1° être entre, parmi; d'où, par extension, « assister à » (classique); 2° impersonnellement, interest « il y a de la différence entre »; interhominem et beluam hoc maxime interest quod..., Cic., Off. 1, 4, 11. De ce sens « il y a une différence entre le fait qu'une chose se fera ou ne se fera pas », par exemple quid interfuit, homo audacissime, utrum hoc decerneres an..., Cic., Verr. 2, 3, 61, on est passé facilement au sens de « il importe, il est de l'intérêt de », cf. διαφέρευν. Interest alicuius ou meā, tuā (d'après meā, tuā, rēfert), ad, avec ut, nē; avec une particule interrogative utrum... an ou an, quālis, quantum, quis. Ancien, usuel, classique.

intertrigō, -inis f. : écorchure produite par le frottement, excoriation.

Dérivé: intertrīginōsus. Le rapport avec terō, trītus a déjà été vu par Varron, L. L. 5, 176. Cf. impetīgō et intertrīmentum.

interuallum, -In.: d'abord terme de la langue militaire: opus pedum CX quod est inter uallum et legiones, ... a quibusdam interuallum nominatum, Hyg., De munit. castr. 6; cf. Isid., Or. 15, 9, 2, -a sunt spatia inter capita uallorum. Tiré de inter uallos, comme intercus de inter cutem, etc. A servi de modèle à interspatium (Tert.).

En passant dans la langue commune, le mot a pris

le sens général de « intervalle (dē locē), interruption (dē tempore), distance (sens physique et moral), pause ».
Ancien, usuel, classique.

Dérivés : interuallātus, d'où interuallō, -ās (Amm.) ; interuallātiō (Cael. Aur.).

intestinus : v. intus sous in.

intrā, intrō : v. in, inter.

intrinsecus: adverbe formé de \*intrim-secus (cf. exrinsecus): à l'intérieur. Rare, archaïque et postclassique. De là, à basse époque, un adjectif intrinsecus, -a, -um (Cassiod.). M. L. 4513 a. V. in, inter.

\*intriō: īnfundō (Gloss.). Prėsent tardif fait sur le parfait intrīuī, intrīstī et intrīmentum; cf. CGL IV 99, 14, intrio: infundo uel(ut): tute (hoc intristi) (citation de Tér. Ph. 317). Cf. contriō (Itala).

intro. -as: entrer. V. intra, sous in.

intubus, -I m. (intibus, intubum, intibum n., intuba, tiba f., Gloss.) : chicorée, endive. Lire : le gr. ἐντυδον (Geop.) avec un diminutif ἐντύδιον (Gloss.) doit provenir du latin, v. André, Lex., s. u. Depuis Pomponius. Panroman (sauf roumain). M. L. 4521, sous la forme intibia : it. endivia, etc.

intus : v. in.

inuenio, -is, -ueni, -uentum, -uenire: venir sur ou dans; d'où « tomber sur, rencontrer, trouver, découvrir: avoir des facultés d'invention ou d'imagination » (rhétorique). Dans la langue familière, sē inuenīre « s'v retrouver ». Le rapport avec uenio n'apparaît plus dans l'emploi ; le sens de « trouver, inventer » (sans différence avec reperio, cf. Plt., St. 109, 110) est dominant dans le verbe comme dans les dérivés : inuentor, -trīx, inuentio (terme de la rhétorique), inventiuncula, inventus, -ūs, inuentārium (Dig.), inuentīcius, inuentibilis (inueni-); ad- (= ἀνευρίσκω), red-inueniō, ces derniers tardifs. Le passage au sens de « trouver » a pu se faire par des emplois comme inuentre uiam, Tér., Eu. 247, i. uestigia. Le sens de « venir dans » est mis en évidence par Vg., Ae. 6, 8: pars densa ferarum | tecta rapit siluas. inuentaque flumina monstrat. Le russe a de même na-iti « trouver ». Ancien, classique; non roman (mais inuentare est représenté, cf. M. L. 4527 a, et l'italien a rinvenire; v. B. W. trouver). La différence entre inuenio et reperio est peu sensible, mais inuenio est plus populaire que reperio, et celui-ci disparaît de la basse latinité; cf. Löfstedt, Philol. Comm. z. Peregr. Aeth., p. 234; Syntactica, II, 342, n. 3.

inul: synonyme de incubī « ab ineundo passim cum animalibus », Isid. 8, 11, 103. Formation en -uus du type assiduus, praecipuus, s'il n'y a pas là une étymologie populaire: il y a, en effet, un dieu Inuus, mentionné par Vg., Ae. 6, 775, et identifié à Pan et à Faunus, dont l'origine et le nom sont inexpliqués.

inuideō, -ēs, -uīdī, -uīsum, -uidēre (quelques traces do inuideor à basse époque) : glosé correctement  $\beta\alpha\sigma$ -xalv $\omega$ , CGL II 256, 29, et correspondant pour la forme à gr.  $\tau$ nt $\delta$ kr $\omega$ ; proprement « jeter le mauvais ceil à » : i. alicuī aliquid avec datif de la personne intéressée et

accusatif de l'objet, comme ignoscere; la construction avec le génitif (Hor., S. 2, 6, 84), sans doute d'après le gr. φθονεῖν τινος, rappelle l'emploi du génitif après egēre, prīuāre, avec l'ablatif (Tite-Live, Tacite, etc.) l'emploi de fraudare (alqm alqa re). Le sens et l'emploi sont indiqués par Cicéron, Tu. 3, 9, 20, nomen inuidiae, quod uerbum ductum est a nimis intuendo fortunam alterius, ut est in Melanippo (R3 424) : « quisnam florem liberum inuidit meum? n Male latine uidetur, sed praeclare Accius. Vt enim « uidere », sic « inuidere florem » rectius quam « flori ». Nos consuetudine prohibemur: poeta ius suum tenuit et dixit audacius. - De là dans la langue commune « envier », sens qui domine dans inuīsus « odieux », inuidendus « enviable », inuidus « envieux » refait sans doute sur inuideo d'après avidus, audeō, d'où inuidia, M. L. 4534, sur lequel a été bâti inuidiosus; inuidentia (Cic.); inuisor « envieux » (tardif et rare, comme ōsor); inuidiātus (Vit. Patr.).

Il y a allusion à la croyance au mauvais ceil, dont le caractère indo-européen est établi par les déformations du nom de l'œil (v. sous oculus), cf. R. Wuensch, Berl. Phil. Woch., 1917, p. 77. Le slave exprime l'idée de « haïr » par ne-zovidēti, où intervient aussi le verbe « voir », mais d'une manière peu claire. Cet emploi de inuideō a été rendu possible par le fait que, en face de uideō, les formes à préverbes ayant le sens de « voir » sont fournies par -spiciō : inspiciō, etc. V. la Latein. Gramm. de Stolz-Schmalz-Hofmann, 5° éd., p. 412. Sur la valeur de in-v. ignoscō.

inuitō, -ās, -ānī, -ātum, -āre: inviter (alqm ad cēnam, in hospitium; tectō, hospitiō; inuitāre ut); puis dans un sens plus large: i. hostēs ad dēditiōnem « encourager à ». On trouve aussi dans la langue familière sēsē inuitāre « se bien traiter », cf. Non. 320, 35. Ancien, usuel. Conservé dans les langues romanes; cf. M. L. 4535, et \*conuitāre (sous l'influence de conuituium), M. L. 2201. Étymologie inconnue. Les anciens voyaient dans le préverbe non le in- privatif, mais le in- de sens local, comme le montrent les rapprochements qu'on lit, par exemple, dans Lucilius, XXX (616), contra hace INVITASSE aut INSTIGASSE uidentur; Cic., Cat. M. 57, ad quem fruendum non modo non retardat, uerum etiam INVITAT atque ADLECTAT senectus.

Il doit donc y avoir ici un préverbe in- et un fréquentatif ou un dénominatif de l'adjectif \*uītu-s; cf. inuītus? Le sens ancien serait « bien traiter, bien accueillir » (cf. sē inuītāre); le sens de « inviter » serait secondaire.

Dérivés : inuītātiō, -tor, -trīx, -tiuncula, -tōrius, -tus, -bilis, -mentum.

inuītus, -a, -um: = ἄκων (ἀέκων), qui agit malgré soi, contre son gré: inuitā Mineruā, i. e. « aduersante et repugnante nctura » (Cic., Off. 1, 110), inuitā nūmine. Sur l'emploi de l'ablatif absolu, v. Wackernagel, Vorles.², I, p. 283. Ancien, usuel. M. L. 4537.

Composé du préfixe privatif in- et d'un adjectif en-to-, à sens actif \*uītus formé de la même racine qu'on a dans uī-s « tu veux » (v. ce mot); cf. skr. vītāh « qui plait, agréable »; vītih « jouissance », etc. Les autres rapprochements proposés sont douteux.

inula, -ae f. : aunée, plante (depuis Lucr.). Sans doute emprunt de type populaire au gr. ἐλένιον avec

permutation de l et de n par substitution de suffixe ou métathèse du type \*alēna < \*anhēla. Le mot serait venu comme terme de cuisine, la racine de l'inula confite dans le vinaigre étant employée comme assaisonnement; cf. Hor., Sat. 2, 2, 44; 2, 3, 51. La forme française et l'emprunt germanique, v. angl. eolene, remontent à \*elena qu'on lit dans les Gloses, à côté de elna, ella, enula. Roman. M. L. 4522; B. W. s. u.

Inuleus, -I m. (et inulea): faon. Peut-être emprunté d'abord par la poésie (Prop., Hor.)? Le grec a ἔνελος νεδρός, Hes.; pour la finale, cf. eculeus; la longue initiale peut être un expédient métrique, pour éviter le tribraque; cf. Italia, ĕgeria, etc. Les graphies tardives hinnuleus, hinnula (Arn.), hinnulus (St Ambr.), M. L. 4138 a, hinnicula (Ps.-Aug.), hinuleāginus (Probus in Verg. G. 1, 16) ont subi l'influence de hinnus, hinnulus.

inuolō, -ās, -āuī, -ātum, -āre: voler, πλέπτω. Mot de la langue familière ; cf. Catulle, 25, 6, remitte pallium mihi meum quod inuolasti; Pétr. 43, 4, ex qua [hereditate] plus inuolauit quam illi relictum est. Les gloses expliquent inuolare par in uolam, i. e. in manum includere, CGL IV 100, 23; V 78, 34; ce serait quelque chose comme « escamoter, empaumer ». Mais uola ne semble pas avoir été très usité en latin; il n'y en a pas trace dans les langues romanes et inuolo est plutôt un composé de uolo « je vole », qui dans la langue des chasseurs s'appliquait à l'oiseau de proie se précipitant sur les volailles pour les emporter; cf. en français le terme de fauconnerie « voler la perdrix » (du faucon), etc., d'où est venu le sens de « voler » (d'un voleur). V. Stolz-Leumann, Lat. Gr.5, p. 26. De là, le mot serait passé par image dans la langue populaire. Conservé dans les langues romanes (fr. embler). M. L. 4538; B. W. emblée. Dérivé : inuolātor : κλέπτης (Gloss.).

inuoluulus, -I m.: sorte de ver ou de chenille qui s'enroule sur elle-même (Pit.). De inuoluō (cf. conuoluulus). V. h. a. wulluh, etc., de \*inuolucus?

Inuus : v. inuī.

10 : interjection exprimant la joie; cf. gr. lú.

iocus, -I m. (pluriel iocī et collectif neutre ioca): jeu en paroles, plaisanterie. Iocus, ioca s'opposent à sērium, sēria, dans un couple antithétique en asyndète ioca seria; cf. Cic., Fin. 2, 26, 85, quicum ioca, seria, ut dicitur. Uni également à lūdus « jeu en action »; cf. Cic., Off. 1, 29, 103, ut ad ludum et iocum facti uideamur; T.-L. 28, 42, 2 ludus et iocus. De là per iocum « par jeu, par plaisanterie ». Ancien, usuel. A supplanté lūdus dans les langues romanes, M. L. 4588. Panroman.

Dérivés: iocor, -āris et \*iocō, M. L. 4585; \*iocārius, M. L. 4585 a; iocōsus (d'où irl. geocach); ioculus (Plt.), ioculor, -āris et \*ioculō, M. L. 4586; ioculāris, M. L. 4587; iocista « qui uerbis iocatur », CGL V 305, 17; 601, 48, hybride tardif avec suffixe grec. Iocor et ioculor ont à leur tour fourni les dérivés ordinaires. Souvent rapproché de iuuō, d'où iocundus.

L'intonation douce de o dans lit.  $j\bar{u}kas$  « plaisanterie » est embarrassante ; le lituanien a aussi  $j\bar{u}ktis$  « rire ». On rapproche des mots signifiant « formule pronon-

cée » : ombr. iuka, iuku « precēs, uerba », et, des lors, m. gall. ieith « manière de parler, langue », v. h. a. ieta « prononcer une formule », dont le sens est éloigné.

Iouis : v. Iuppiter.

ipse, -a, -um; gén. ipsīus, dat. ipsī: pronom-adjectii intensif appartenant au groupe des démonstratifs qui comme le gr. αὐτός, sert à mettre en relief une personne ou une chose, ou à l'opposer à d'autres : « même, lui même, elle-même (et pas une autre); propre; en personne », et aussi à en affirmer l'exactitude ou l'authenticité. Joint à un nom de nombre, signifie « exactement précisément » (par opposition à ferē), e. g.: triginta dieserant ipsi, cum, Cic., Att. 3, 21. Par extension « en soi, par soi, de soi-même » (cf. gr. αὐτός = αὐτόματος); en ce cas, souvent renforcée par sponte suā.

Dans la langue familière, d'abord sans doute celle des esclaves, ipse, ipse désignent le maître, la maîtresse (en personne); cf. la réponse des Pythagoriciens : ipse dixit (ωὐτὸς ἔφη), Cic., N. D. 1, 5, 10, et la glose ipse : pronomen honoris est.

Étant donné son sens intensif, ipse peut être renforcé par la particule -met, ipsemet; cf. aussi ipsīppe [l. ip. sipte? ou bien -ppe représente-t-il une forme à géminée expressive?]: ipsi neque alii, P. F. 93, 15]. La langue familière lui crée même des superlatifs : ipsimus (em ployé au sens de dominus dans Pétrone); ipsissimus, cf. gr. αὐτότατος. Ipse est souvent joint aux pronoms da monstratifs: hic, ille, ou personnels: egómetipse, sēmetipsum. L'intensif étant voisin pour le sens du pronom d'identité idem (cf. l'emploi de αὐτός en grec), qui luimême n'est qu'un is renforcé, ipse et des formations dérivées de ipse se sont substituées à idem dans les langues romanes : e. g. istum ipsum > it. stesso; ipse dans certains cas est devenu démonstratif : eccu ipse > sud-ital. quessu, esp. aquese, etc., ou relatif : qualem ipsum > it. qualesso, etc. Le sens s'est affaibli au point que, dans un groupe de parlers romans, ipse a fourni l'article pour lequel les autres parlers ont recouru à ille, De metipsimum est dérivé le v. fr. medesme, fr. même, ital. medesimo; de \*ne ipse ūnum, l'ital. nessuno, etc. Panroman. M. L. 4541 et 5551; B. W. même.

Ipse est formé de i- nominatif sans désinence à côté de is (cf. ali-quis) + une particule de renforcement -pse, analogue pour le sens à -pte. La langue archaïque a encore des formes eapse, eopse, sapsa, sumpse; cf. aussi l'adverbe reapse = re eapse, re ipsa. Sur le modèle de ille, la finale de ipse a été fléchie, tandis que le thème devenait invariable. A l'époque archaïque, la langue hésite entre ipsus et ipse; le neutre est toujours ipsum; ipsud n'apparaît qu'à très basse date, quand ipse et iste tendent à se confondre. Dans la prononciation courante, ipse, qui avait en partie le caractère de mot accessoire, devient isse, comme le montrent les dérivés des langues romanes; cf. ital. esso, medesimo. C'est à une prononciation de ce genre que se réfère l'anecdote de Suétone rapportant qu'Auguste legato... consulari successorem dedisse ut rudi et indocto, cuius manu issi (codd. ixi) pro ipsi scriptum animaduerterit, Suét., Aug. 88. De là sans doute issula « petite maîtresse », Plt., Ci. 450. — Sur les formes sumpse, sapsa, v. sum pronom.

L'osco-ombrien a des formes voisines dont l'interpré-

tation étymologique n'est pas évidente : osq. essuf, sipse », ombr. esuf; v. Buck, Osc. Umbr. Gram., 197, 5; Vetter, Hdb., p. 200.

197, 5; Vetter, 125., 125.
La particule -pse ne se retrouve pas hors de l'italique. Elle est évidemment composée. Il s'y trouve, d'une part, un élément -p-, comme dans -pte (v. ce mot); in épte est glosé par Festus eo ipso, P. F. 97, 21; on a pie dans mihi-pte, meò-pte, etc.; sur cet élément -pe, v! Particle spécial. — D'autre part, il y a -se, qui rappelle la particula augens de l'irlandais. Le contraste de ipse et de éopte suggère l'idée qua -p-se appartiendrait au nominatif et -p-te aux cas obliques, ce qui répondrait à l'opposition ancienne de skr. sá (nominatif) à ta- aux autres cas.

Le hittite a pát « même ». Sur un rapport possible entre pát et lat. -pse, -pte, -pot (dans potis), v. H. Pedersen, Hittitisch u. die anderen i.-e. Spr., p. 77 sqq.; et en dernier lieu Benveniste, World, 10 (1954), p. 259 sqq.

\*ipsillēs: bratteae in uirilem muliebremque speciem expressae, P. F. 93, 21; cf. F. 398, 28, (subsilles sunt quas) ali ipsilles uo(cant, lamellae in sacri)s, quae ad rem (diuinam omnium quae adhibent)ur maxime (creduntur necessa)rium. Ipsilles est rétabli dans le texte et l'abrégé d'après la glose de Festus lui-même; les manuscrits ont ipsulices, ipsiullices, iipsullices. Sans autre exemple et inexpliqué. V. subsillēs.

\*insiplices : αὐτόπτυκτα φύλλα, CGL II 91, 66. Cf. plico.

Ita (graphie eira dans Plt., Tru. 262, 264, qui joue sur la ressemblance entre eiram et eram), -ae f.: colère. S'emploie au singulier et au pluriel. Correspond au gr. δργή et, à son imitation, désigne quelquefois en poésie la « passion », le « désir violent »; cf. Vg., Ae. 2, 575; Hor., S. 1, 2, 71. Celtique: irl., britt. ir.

Dérivés : īrāscor, -eris, īrātus sum : se mettre en colère, et sub-īrāscor, -rātus (Cic.); īrācundus : irascible; īrācundus : irascibilité. Ancien, usuel; roman, cf. M. L. 4542, 4543, 4544, et \*adīrāre, 166. A basse époque apparaissent aussi : īrāscentia, īrāscibilis (= θυμικός, St. Jér.) et inīrāscibilis (= ἀοργητος), irāsciūlus.

Les anciens différenciaient *īrā*, *īrātus* de *īrācundia*, cundus; cf. Cic., Tu. 4, 12, 27, et Benveniste, BSL 34, 186; mais, en pratique, *īrācundia* est souvent le synonyme plus plein de *īrā*; cf. Plt., Cu. 533, non ego nunc mediocri incedo iratus iracundia. La confusion est constante dans le De Ira de Sénèque.

Étymologie mal déterminée; on ne sait même pas si lat. représente ici s ou r. Le seul rapprochement plausible — mais nullement évident — est celui avec skr.  $i_ividh$  « vif », hom tepóς « vif », v. isl. eisa « se porter vivement en avant ». Dans ce groupe, il y a des mots qui, par le sens, rappellent lat. ira: av. aešmo « colère », lit. aistra « passion violente ». V. aussi gr. οίστρος et οίμα chez Boisacq.

\*ireeus, -I m.? : genus farciminis in sacrificiis, P. F. 93, 10 et 101, 9. Sans exemple. Sans doute à rapprocher de hirciae.

Īriō, -ōnis m.: vėlaret et vėlar, plante dont le nom grec est ἐρύσιμον (Plin.). Sans rapport avec *iris*, qui vient du grec.

**īrōnia, -ae** f. : ironie. Emprunt savant (depuis Cicéron) au gr. είρωνεία.

Dérivés tardifs : *īrōnicus*, -cē. M. L. 4545 a, b? Celtique : irl. *iroin*.

irpex, irpus : v. hir-.

irrītō (inr-), -ās,- āuī, -ātum, -āre: provoquer, exciter, d'où « irriter ». Ancien (cf. Plt., Cap. 485), classique. Dérivés: irrītāmen, -mentum; irrītātiō, -tābilis.

-bilitās; irrītātor, -trīx, -tus, -ūs, tous littéraires et en partie tardifs.

La langue impériale (Pline, Columelle, etc.) emploie aussi dans le même sens prōrītō, formé d'après prōuocō (prorītātor, Itala), pour renouveler l'expression; et Priscien, GLK III 67, 20, cite un simple rītō qu'il a peutêtre recréé d'après irrītō. Les rares représentants du verbe dans les langues romanes remontent à inritāre. M. L. 4547. Mot expressif, sans étymologie.

irritus (in-), -a, -um : v. reor.

**irrumō, -ās**: donner à sucer; mot vulgaire de sens obscène opposé à  $fel(l)\bar{o}$  (Cat., Mart.), employé comme terme d'injure; cf. fr. bougre, foutre.

Dérivés : irrumātor, -tiō, -biliter.

V. ruma, rumis.

\*irtiola (uītis) : sorte de vigne (Colum., Pline). Sans étymologie. Le rapport avec Hirtius est en l'air.

is, ea, id (ancien accusatif im, em « eum », P. F. 92, 1; 41, 7; 67, 23; nominatif pluriel eis, eeis, ieis (inscription de l'époque républicaine); datif-ablatif ībus, e. g. Plt., Mi. 74; le génitif pluriel eum attribué aux « antiqui » par P. F. 67, 23 est sans exemple) : adjectif-pronom de renvoi (et non démonstratif; aussi ne comporte-t-il pas de particule épideictique, comme hic, istic, illic). Reprend ou annonce souvent un relatif précédemment énoncé ou qui va l'être : quō annō... eō annō, ou eō anno... quo; cf. Cic., Off. 2, 6, 22, male res se habet cum quod uirtute effici debet, id temptatur pecunia. De là les groupes : is quī; id quod, ideo quod (cf. ideo) et propterea quod, quia; quo... eo (quo magis... eo magis); eo, id... ut; in eo est ut. Is est proprement le corrélatif de qui. On le trouve même joint à qui de manière pléonastique dans des phrases comme Plt., Tri. 1023, inter eosne homines condalium te redipisci postulas? | quorum eorum unus surrupuit currenti cursori solum. Peut reprendre également un substantif sans relatif, par exemple Plt., Poe. 302, aurum, id fortuna inuenitur, natura ingenium bonum a de l'or, cela se trouve par hasard... »; T.-L. 1, 19, 1, urbem nouam, conditam ui et armis, iure eam legibusque de integro condere. Ainsi is a pu s'employer dans des suites comme Tér., An. 221 sqq., fuit quidam senex | mercator : nauem is fregit apud Andrum insulam; | is obiit mortem; Cés., BG 1, 12; flumen est Arar... id flumen...

Is, qui avait une valeur faible et des formes monosyllabiques facilement élidables ou méconnaissables, a été concurrencé par les démonstratifs, surtout par ille, à mesure que le sens de ceux-ci s'affaiblissait et que la langue tendait à les remplacer eux-mêmes par des formes plus pleines et plus expressives dont témoignent les langues romanes. Is n'a survécu qu'en liaison avec

ipse dans idipsum, it. desso. M. L. 4256.

Des cas anciens de is ont subsisté dans les adverbes de lieu eō « là », avec idée de mouvement (cf. quō), adeō, eō usque, M. L. 2877; eō « par là », ancien ablatif féminin, scil. uiā; cf. eātenus. Cf. aussi anteā, posteā, praetereā (en face de posthāc, praeterhāc); aruorsum ead, Sc. Bac., osq. post exac (= posthāc), Tab. Bant. Au même thème que is appartiennent ibš, inde (et im: exim, interim), ita, item, itidem et iterum. L'ablatif eō « pour cela » a servi aussi de particule à sens causal; cf. eō quod (qui dans le bas latin a pris le sens de quod), id eō. Le radical de is a fourni les composés īdem, ipse et figure dans hic.

Is, ea, id est dérivé d'un thème \*ei-, i-, élargi en \*eyo-, \*eyā- (au féminin) pour la plupart des cas.

En indo-européen, le radical \*ei- servait à fournir la forme du nominatif: skr. ay-ám (masculin), iy-ám (féminin), id-ám (nominatif-accusatif neutre); le reste de la flexion était obtenu avec \*e/o-: skr. á-sya (génitif), á-smai (datif), etc. Cet état de choses se maintient dans la forme latine à particule préposée servant de démonstratif: h-i-c, accusatif h-un-c, h-o-diē. Dans la flexion de is, les formes de \*e/o- ont été remplacées par le dérivé eo-: eum, eō, eī, etc. — Outre l'indo-iranien, le type \*ei-/e-/o- se retrouve en germanique: got. is (le neutre est ita). — Les formes des autres langues manquent de netteté.

En osco-ombrien, on a osq. iz-ic « is », iúk, ioc « ea », id-ik « id », ion-c « eum », iusk « iī », eisun-k « eōrum » et ombr. er-ek « is », eř-ek « id », er-u « eōrum », etc. Il y a un datif du type ancien dans ombr. esmei « huīc », cf. skr. dsmai « à lui ».

Sur le parallélisme des formes de is et de quis, v. Ernout, Morphologie, § 108 sqq.

iste, ista, istud (et avec particule épideictique isti-c, istaec. de \*ista-i-ce, istuc; avec particule interrogative isticine, de \*istece-ne) : pronom et adjectif démonstratif « celui-ci, ce, cet », dit de la 2e personne, parce qu'il renvoie généralement à une personne ou à un objet dont un interlocuteur a parlé ou auquel on s'adresse : a pris de là, dans la langue du barreau, une nuance péjorative « l'individu dont tu parles ou que tu défends let qui est méprisable] », sens qu'il a aussi dans la langue courante; cf. quae est ista praetura? « quelle est cette préture qui est tienne? », Cic., Verr. 2, 2, 18, 46; cum enim tuus iste stoicus sapiens dixerit, Cic., Ac. 2, 38, 119; non erit ista amicitia, sed mercatura, Cic., N. D. 1, 44, 122; animi est ista mollities, non uirtus, inopiam paullisper ferre non posse, Cés., B. G. 7, 77. Le sens personnel de iste apparaît ensuite affaibli et, à l'époque impériale, a tendu à remplacer hic dans le sens démonstratif; cf. Marouzeau, MSL 20, 80. Panroman, seul ou précédé de ecce (cf. Peregrin. Aeth. 14, 2 et 5). M. L. 4553.; B. W, ce, cet, cette, ces,

Adverbes de lieu : istīc, istūc (-tōc, -tō), istinc (-tim), istāc : istōrsum (Tér.) : cf. hōrsum.

Iste se compose d'une particule préposée is- et d'un démonstratif · le; la structure est donc comparable à celle des deux autres démonstratifs personnels, hic et ille (v. ces mots).

La particule is- ne se retrouve pas hors du latin. Il est difficile d'y voir une forme fixée de is. L'ombrien a une formation parallèle à celle de iste, mais avec particule es- dans ombr. est u « istum », est u, esto « ista », etc. L'élément fléchi est le démonstratif correspondant a skr.  $t\dot{a}$ -,  $-t\dot{a}$ -, gr.  $\tau o$ -,  $\tau \bar{a}$ -, got. pa-, po-, etc. Le nominatif singulier était de la forme skr.  $s\dot{a}$ ,  $s\dot{a}$ , gr.  $\delta$ ,  $\tilde{a}$  (ion. att.  $\tilde{\eta}$ ), got. sa, so-; le latin n'a pas conservé ce jeu, pas plus que le slave, qui a  $t\ddot{a}$ , ta au nominatif, et le lituanien, qui a  $t\dot{a}s$ ,  $t\dot{a}$ . Le radical du démonstratif est resté largement représenté dans les adverbes anaphoriques tum, tam et leurs dérivés, dans tot, etc. (v. ce mots), tandis que les adverbes de lieu appartiennent au groupe de is:  $ib\bar{t}$ ,  $e\bar{o}$ , inde.

au groupe de 6. ev., v., a Constitué un système de Dans l'autre langue qui a constitué un système de démonstratifs personnels, l'arménien, c'est aussi le radical t- qui a fourni le démonstratif de 2º personne: d. da, ayd, etc. Et, en effet, le démonstratif à radical servait à montrer ou à renvoyer à quelque chose de déjà nommé; il n'indique ni ce qui est proche, comme les démonstratifs représentés en latin par hic et par le groupe de cis, citrā, ni ce qui est éloigné, comme les démonstratifs représentés en latin par hic et par le groupe de cis, citrā, ni ce qui est éloigné, comme les démonstratifs re-, \*I- et \*\varphi-.

issula : v. ipse.

ita: adverbe du même thème que is, id, signifiant « ainsi ». Spécifie une chose dite ou qui va être dite: ita constitui fortiter esse agendum, Cic., Clu. 19, 51. Répond à une question posée: « comme je dis, comme tu dis », etc., d'où « oui »; ainsi Plt., Mi. 1262, militem pol | tu aspexisti. — Ita; Tér., An. 849, quid istic tibi negoti est? — Mihin? — Ita.

Ita est le corrélatif de ut, comme is de quī, ibī de ubī, etc.; ainsi: non ita amo ut sani solent | homines. Plt. Mer. 262; ut homost, ita morem geras, Tér., Ad. 431: de là, dans les formules d'affirmation, ita me Venus amet ut ego te numquam sinam « Puisse Vénus m'aimer dans la mesure où... aussi vrai que », Plt., Curc. 209 Ita s'emploie même seul dans ce sens, sollicitat, ita uiuam (aussi vrai que je veux vivre), me tua ualetudo Cic., Fam. 16, 20, 1. Ita peut annoncer une chose qui va être dite, ainsi ita est amor : ballista ut iacitur. Pit Tri. 688; de là ita... ut « ainsi... en quelque sorte, dans la mesure où »: et tamen ita probanda est mansuetudo. ut adhibeatur rei publicae seueritas, Cic., Off. 1, 25, 38. C'est de cet emploi qu'est sorti le sens de ita ut consécutif : de telle manière que, de telle sorte que, tellement que. Usité de tout temps. Non roman ; cf. toutefois

itaque: « et ainsi », par suite « les choses étant ainsi; conformément à ce qui précède; c'est pourquoi, aussi ». Ita constitui fortiter agendum, itaque feci, Gic., Glu. 19, 51; Dumnorix ciuitates suo beneficio habere obstrictas uolebat. Itaque rem suscipit, Gés., B. G. 1, 9, 3 et 4.

item: même sens que ita, mais avec une particule-em ajoutée, cf. idem (v. ce mot). A également ut pour corrélatif: proinde eri ut sint, ipse item sit, Plt., Amp. 60. A tendu néanmoins à se différencier de ita en prenant le sens de « de même, également, aussi », peut-être sous l'influence de idem; cf. Romulus augur cum fratre item augure, Cic., Diu. 1, 48, 107. De là l'emploi dans une énumération: item... tertiō... quartō, Varr., R. R. 1, 16, 3.

utidem: adverbe formé de ita + dem, avec particule de renforcement. Même sens que item. Particulièrement fréquent dans la langue des comiques, qui reproduit la langue de la conversation; ne semble plus employé à

répoque impériale, sauf chez les écrivains archaïsants. spoque importante arcian de la famille de is qui ne soit pas adverbe de lieu (par ailleurs, on a tum, tam, etc.). adverbe ac fire forme indo-européenne conservée, repondant à skr. iti « ainsi » (du radical u-, l'Avesta a de même uiti « ainsi »). L'-a final, issu de i.-e. \*-a, y de meure, tandis qu'il est amui dans le corrélatif lat. est de de de diuta, il est vrai, et de uti-que, uti-nam; it (à côté de aliuta, il est vrai, et de uti-que, uti-nam; ut (a conc apeut avoir été bâti sur ita, et utique, uti-nam; mas una reinant sur de \*utei-que, \*uteinam avec abrègepeuvent iambique). L'ombrien a, avec particule postposee, itek « ita ». Cet adverbe s'est maintenu seulement sen, italique et en indo-iranien; il serait du groupe des mots de la langue technique religieuse et juridique ; ita du figurer dans des formules; en sanskrit, iti s'est enservé notamment dans les énonciations.

Italus, Italia (ī chez les dactyliques par nécessité métrique, e. g. Vg., Ae. 1, 2): Italien, Italie. Osq. viteliú, vítelliú « Italia »; et Vitulī, Vitulāria uia. Sans étymologie. Le rapprochement de uitulus, qui fait de l'Italie « la terre des veaux » (F. 94, 9 L.), n'est gu'un calembour. Sans doute mot indigène (illyrien?).

iter : v. eō.

iterum adv.: pour la deuxième fois, semel atque iterum. Ancien, usuel Conservé seulement en v. logoud. M. L. 4557.

Dénominatif: iterō: répéter (d'où « dire sans cesse, aller répétant »: infidum esse iterant, Plt., Tri. 832), renforcé à basse époque par le préfixe re-: reiterō (Donat). Dans la langue rustique, iterō a pris le sens technique de « labourer une seconde fois » (d'où les gloses iterat: ὀρύττει, CGL II 91, 14; iteratum, πάλιν σκαφέν etc.; pour le sens, cf. fr. biner), sens qui est passé dans les langues romanes; cf. e. g. esp. hedrar, M. L. 4556, et reiterō. M. L. 7188.

Dérivés: iterātiō; iterātīuus (terme de grammaire) = frequentātīuus; iterābilis (bas latin); iterāmen, iterātim, -ātō, iteritās (tardifs).

Du groupe de is, il y avait deux formes de l'adjectif marquant opposition de deux; l'une repose sur i-, c'est celle de skr. itarah « autre» (par rapport à un seul terme) et de lat. iterum, neutre devenu adverbe; l'autre repose sur \*e/o-, c'est celle de ombr. etra m-a « ad alteram », av. atārō « celui-ci (de deux) » [corrélatif de yatārō « lequel (de deux) »], v. sl. jeterū « un » (qui a perdu son sens propre, par suite du fait que le suffixe -tero- n'est plus vivant en slave). — Cf. aussi lat. cēterī.

tō : v eō

iuba, -ae f.: 1º crinière du cheval ou de tout autre animal; 2º toute espèce d'objet comparable, aigrette, panache, etc. Ancien (Enn.), usuel. Conservé seulement en logoud. M. L. 4595. De là *iubātus* (Naev.).

Bugge, BB 14, 58, a supposé que *iuba* serait quelque chose de bouillonnant et a rapproché *iubeō* (v. ce mot). Hypothèse pure que le sens n'appuie pas.

iubar, -ăris n. (quelquefois m.): dicitur stella Lucifer, quae in summo quod habet lumen diffusum, ut leo in capite iubam, Varr., L. L. 7, 76; cf. id., ibid. 6, 6. Le nom a d'abord désigné l'étoile Lucifer (φωσφόρος ἔσπερος en grec) « quod splendor eius diffunditur in modum iubae leonis », P. F. 92, 13, et par suite l'éclat qu'elle répand : quintus ab aequoreis nitidum iubar extulit undis | Lucifer, Ov., F. 2, 149. Mot uniquement poétique, auquel aucun correspondant n'est connu. V. le précédent.

iubeo, -es, iussī (infinitif parfait contracte iusse, futur iussitur), iussum, iubēre (formes d'infectum et de perfectum à diphtongue ou dans le SC des Bac., ioubeatis, iousiset, mais la métrique n'atteste que iŭbeo, et le maintien de -ss- dans iussī suppose la brévité de l'u: peut-être y a-t-il eu, à date ancienne, une opposition iŭbeō: \*ioussī; on est amené à le supposer d'après la graphie iousit constante à l'époque archaïque, cf. Stolz-Leumann, Lat. Gr.5, § 242, et dont le ioubeatis du SC des Bac. ne serait qu'un reflet) : verbe à la fois de la langue technique et de la langue commune. Sens général : « ordonner » (par opposition à uetāre). Dans la langue du droit public, s'emploie des résolutions politiques, des lois votées par le populus avec le sens de « décider », senatus decreuit populusque iussit, Cic., Verr. 2, 2, 67, 161; quae scisceret plebs aut quae populus iuberet; Flac. 7, 15 (cf. iussa ac scita, Balb. 18, 42); Tullum Hostilium regem populus iussit, T.-L. 1, 22, 1, etc. Sur ce sens général se sont greffés des sens particuliers, plus faibles, e. g. L. Aimilius..., agrum oppidumque, quod ea tempestate posedisent, item posidere habereque iousit (« a autorisé »), dum poplus senatusque Romanus uellet, CIL I² 614 (189 av. J.-C.). La langue familière l'emploie dans des formules avec le sens de « engager, inviter à, souhaiter »: Dionysium iube saluere, Cic., Att. 4, 14; sperare nos amici iubent, Cic., Fam. 14, 1, 2. De là, à basse époque, le sens de uolō pris par le verbe : iube considerare (« veuille examiner »), pater, codicem istum, Vit. patr. 3. 30.

S'emploie absolument ou avec un complément qui peut être soit un accusatif (ei prouinciam Numidiam iussit, Sall., Iu. 81, 1) ou une proposition complétive à l'infinitif ou au subjonctif. Le passif iubeor, iussus a le sens de « recevoir un ordre ». Ancien, usuel et classique; mais tend à être remplacé par des formations plus expressives: imperare et, dans les langues romanes, commandare, \*ordinare. Non roman.

Formes nominales: iussum (surtout au pluriel iussa). cordre(s); iniussus (Hor.) « qui n'a pas reçu d'ordres », sans doute d'après gr. ἀχέλευστος. Le substantif iussus, -is n'est usité qu'à l'ablatif iussus « sur l'ordre de », sur lequel a été fait iniussu « sans l'ordre de » (cf. grātīts et ingrātīts); iussiō est de basse époque (Dig., Lact., Vulg.); iussor est un mot de glossaire; iussōrius est également très tardif.

La coexistence de iubeō et de iussus suppose une racine de la forme \*yeudh-. Or, le lituanien a judu, judeti « se mouvoir en tremblant » et jundu, justi « commencer à s'agiter », qui admet le sens figuré : lit. jaudinti signifie « éveiller une passion, séduire »; pol. judzic' signifie « exciter, séduire »; skr. ud-yodhati signifie « il bouillonne, il part en colère ». L'idée de « mettre en mouvement » subsisterait-elle à l'état de trace dans iuba, iubar? En indo-iranien et en grec, s'est développé le sens de « combat » : skr. yúdh- « combat », d'où yúdhyate « il combat » (av. yūiðyeinti « ils combattent »), hom. ὑσμῦνι (datif) et ὑσμῦνη « combat ». Les mots

signifiant « ordonner, commander » diffèrent d'une langue à l'autre.

iubilo. -as. -are: pousser des cris, crier après: verbe de la langue rustique. Vt quiritare urbanorum, sic iubilare rusticorum, Varr., L. L. 5, 58; rustica uoce inclamare, P. F. 92, 2, 3. Cf. aussi iūbilātus: κραυγή ἀγροίκων. CGL II 354, 56. Ancien (Accius). Le substantif iūbilum (-lus), qui n'apparaît qu'à partir de Silius Italicus, semble rebâti sur iūbilo d'après le couple sībilus, sībilo. Dans les gloses, iūbilat est explique par sibilat; iubilat miluus cum uocem dat, CGL IV 102, 30; iūbilum par sibilum, peut-être par confusion avec iugō, -is, qui s'emploie du cri du milan. Iūbilō a subsisté dans la langue de la Vulgate, et il est probable qu'il a influé sur la forme de iūbilaeus (-laeum), gr. lωδηλαῖος, hébreu iōbēl (conservé en irl. iubail), dont l'étymologie populaire l'a rapproché, comme le sens de ἰωθηλαΐος a influé sur lui. C'est seulement, en effet, dans la langue de l'Église que iubilare a la nuance « pousser des cris de joie » (à l'occasion du jubilé). Les dialectes romans dans lesquels iūbilāre a subsisté l'ont conservé avec le sens de « crier après, appeler ». M. L. 4597.

Sans doute, faire \*yū; cf. gr. lύζω. Pour la formation, cf. sībilāre? V. iugō.

incundus : v. iuuō.

iūdaeus : juif. Emprunt au gr. lουδαῖος Attesté depuis Cicéron. Roman. M. L. 4598: B. W. s. u.

iūdex : v. iūs.

iugera: v. sous iugum, iungō, nº 9.

iūgis : v. sous iugum, iungo, nº 8.

iuglans f. (génitif pluriel iuglandium : iugulans, codd. Varr., R. R. 1, 16, 6, avec épenthèse de u, cf. I 55, 4. gyminasium, etc.) : s'emploie seul ou joint à nux : sorte de noix, quod cum haec nux antequam purgatur similis glandis, haec glans optima et maxima a Ioue et glande est appellata, Varr., L. L. 5, 21, 102. De Ioui(s) glans. gr. Διὸς βάλανος, cf. Gav. Bassus ap. Macr. 3, 18, 3. Conservé dans un dialecte italien. M. L. 4606.

iugo (iugio?), -is, -ere : iugere milui dicuntur cum uocem emittunt, P. F. 92, 21. De là iugilo (Anth. 733, 11). Cf. iūbilō.

iugulum, iugulae : v. iugum, nº 5.

iugum, iungo, etc. La racine indo-européenne \*yeug-/yug- présente en latin des formes sans nasale infixée à voyelle brève (type -iux, -iugus, mot racine; iŭgum, iŭgis, iŭges, iŭgulum) ou à voyelle longue, issue d'un ancien -eu- > -ou- (type iūgera, iūgis, iūmentum), et des formes à nasale infixée (présent iungo et ses dérivés et composés):

1º coniux (coiux; co(n)iunx, graphie influencée par coniungo), -ugis c. : époux, épouse. Le genre est commun, mais l'emploi féminin est le plus fréquent : le masculin est surtout poétique; la prose dit uir ou maritus. Il se peut que le nom ait d'abord été employé seulement au pluriel — où il est d'ailleurs attesté — comme parentes. Coniux féminin est du vocabulaire noble: la comédie emploie uxor; et la forme paraissant ambiguë, on voit apparaître parfois un nominatif coniuga (cf. sacerdota, antistita, etc.). Coniux ne se trouve qu'une lois dans Plaute, Am. 475 (pour désigner, du reste, Amphi dans Plaute, Am. 470 (Pour tryon et dans la bouche de Mercure) ; Térence n'a qu'une

- 326 --

Dérivés : coniugium : est legitimarum personarum inter se cocundi et copulandi nuptiae; coniugium dic tum quia coniuncti sunt, uel a iugo quo in nuptiis copu lantur, ne resolui aut separari possint, Isid., Or. 9, 20. Conservé en sarde, M. L. 2149; coniugălis (coniugă giālis, Ov., par nécessité métrique) : du mariage; di coniugăles, cf. Varr. ap. Non. 528, 14, dis coniugăles bus Pilumno et Picumno in aedibus lectus sternebatur. cf. sēiunx, Velius, GLK VII 77, 18.

Avec la même valeur, le grec a σύ-ζυξ, δμό-ζυξ. Skr. sam-yúj- signifie « lié d'amitié ». Avec un suffixe secondaire -en-, got. ga-juka « compagnon ».

2º iugus, -a, -um : uni, joint ensemble : uasa olegria instructa iuga, Caton, Agr. 10, 2; et « qui unit », épi. thète de Junon, d'après gr. "Ηρα Ζυγία, cf. P. F. 39, 30 Iugarius uicus dictus Romae, quia ibi fuerat ara Iunonis Iugae, quam putabant matrimonia iungere. Cette forme simple n'est sans doute pas ancienne; elle a dû être tirée du composé qui est relativement ancien et usual Composés : biiugus : attelé avec un autre, ou attelé de deux chevaux; de là biiugum n. (sc. iūmentum) et biiugī m. (sc. equī) : attelage à deux chevaux ; quadriiu. gus (-iugis): attelé à quatre [chevaux], d'où quadriiugi: cf. aussi inter-, intrō-iugus (Inscr.); coniugus = σύζυγος; coniugulus (Caton); coniuglae « ζευκτήρες

De biiugus, quadriiugus sont issues les formes syncopées bigae f. pl. (sc. equae) et quadrigae « attelage, char à deux, à quatre [chevaux] » (le singulier bīga, quadrīga n'apparaît qu'à l'époque impériale, Sén., Plin., St. Bīga est demeuré en roman, M. L. 1095. La langue rustique a dû employer quadriga dans le sens de « attelage de quatre bœufs », conservé dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 6918. Dérivés : quadrīgārius, adjectif et substantif masculin « cocher d'un attelage de quatre. employé comme cognomen; quadrīgālis, -tus; cf. P. F. 87, 12, item nummi « quadrigati » et « bigati » a figura caelaturae dicti.

3º A côté de iugus existe un doublet iŭgis (avec ŭ): cf. iuges : eiusdem iugi pares. Unde et coniuges et seiuges. P. F. 92, 22, qui vient des composés : coniugis (différent de coniux), attesté par CGL V 447, 29, coniugis. consociatus, par la glose de Festus: iniugis: 10 « qui n'a pas encore porté le joug » = ἄζυξ; cf. P. F. 101, 7, iniuges boues qui sub iugo non fuerint; 2º terme de grammaire « sans conjonction » (ἄζυγος); sēiugis, cl. Sol. 4, 2, seiuges gentes ad unum morem coniugare; et biiugis, quadriiugis, sēiugis, -is (scil. currus) m. : a attelage à six chevaux », dont le doublet sēiugae figure dans Isidore.

Elargissement par -i- du type \*vug- de coniux; la forme en -is est usuelle dans les adjectifs : cf. imber-

4º iuges: auspicium est cum iunctum iumentum stercus facit, P. F. 92, 12; cf. Cic., Diu. 2, 36, 77, huic simile est quod nos augures praecipimus, ne iuges auspicium obueniat, ut iumenta iubeant diiungere. Le Servius de Daniel, Ae. 3, 537, a la forme iugetis : iugetis

enim dicitur augurium quod ex iunctis iumentis fiat; et enim autre dans les gloses iugites : συνεζευγμένοι. Il on trouble donc s'agir ici d'un iuges, -itis.

empro cou se cou joint aux épaules et à la poitrine, attaches du cou, joint aux runner, attaches du cou, gorge. Attesté depuis Plt., Mer. 613. M. L. 4609. De gorge. A. 1009. De là : iugulō, -ās « égorger, étrangler » (sens physique et la: ingulator, tous deux conservés dans quelques morari, dialectes romans, M. L. 4607 et 4608 a; iugulātiō, -ris uina (Vég.) (\*iugulāria, M. L. 4608), -ātrīx, -ātōrium tardifs). S'y rattache également :

Tugula, -ae : étoile de la constellation du baudrier d'Orion, dont le nom s'est appliqué ensuite à la constellation tout entière, d'où le pluriel Iugulae; cf. Varr.. I. L. 7, 50, iugula, signum quod Accius appellat Oriona... huius signi caput dicitur ex tribus stellis, quas infra duae clarae, quas appellant umeros; inter quas guod uidetur iugulum, Iugula dicta. Cf. Plt., Amp. 275. nésigne aussi deux étoiles situées dans le Cancer, appelées Aselli (Manilius).

On retrouve le même suffixe \*-lo- dans skr. yugalam couple », ce qui n'autorise pas à restituer un mot indo-européen. Le grec a ζεύγλη « courbure, arc du joug »; cf. Gundel, De stellarum appellatione, Giessen. 1907, p. 175 sqq.

60 iŭgum n. : joug, pièce de l'attelage, attachée à l'extrémité du timon par une courroie (lorum) ou une cheville entrant dans un trou (cohum) et formant deux arcs qui emboîtaient le cou des animaux sur lequel il nortait (i. curuum); par extension « attelage uni sous un même joug »; « mesure de terre labourée par une naire de bœufs »: in Hispania ulteriore metiuntur jugis: ingum uocant quod iuncti boues uno die exarare possint. Varr., R. R. 1, 10 (cf. iūgerum). Puis « joug », symbole de domestication et de servitude sous lequel on faisait passer les vaincus ; il était formé de deux lances fichées dans le sol réunies par une troisième transversale : cf. sub iugum mittere, sub iugo. Par analogie de forme chaîne continue de montagnes » et même « sommet d'une montagne » (d'où iugōsus « montueux » dans Ovide d'après montuosus) et en général tout objet rappelant le joug par l'aspect ou par l'usage : joug servant à porter des fardeaux (= gr. ἄσιλλα, ἀνάφορον), fléau de balance, barre transversale reliant deux montants d'un châssis (cf. iugumentum « linteau d'une porte », Caton), banc d'un bateau; cf. Rich, s. u. Panroman. M. L. 4610.

Dérivés et composés : iugālis : de joug (et de mariage), M. L. 4603; iugārius, 4604 et \*subiugārium, 8369 a; cf. aussi \*iugāstrum, 4605 (conservé en roumain); subiugius (s. lora, Caton), conservé en sarde, M. L. 8370; subiugālis (Ital., Prud., Vulg.), d'après ύποζύγιος; \*coniugula, M. L. 2151.

iugum se retrouve exactement dans hitt. yugan <sup>«</sup>joug », gr. ζυγόν, skr. *yugám*, got. *juk*. Le lituanien a introduit dans le substantif la nasale de jungiu, d'où jungas. En slave, v. sl. igo repose sur \*jigo (ancien \*yugo-), comme on le voit par tch. jho; mais il s'y est mêlé une influence de \*yeuges- (v. iūgerum) indiquée par des formes slavonnes telles que ižesa et par l'accentuation russe igo. Il est malaisé de fixer la forme primitive du mot brittonique, v. gall. iou, qui est féminin. Arm. luc « joug » a reçu l- par quelque accident secon-

daire. Mot indo-européen bien établi qui se rapporte à l'attelage, comme les vieux mots equus, rota, axis.

7º iŭgō, -ās: unir, joindre, attacher (la vigne). Dérivés : iugator (tardif) ; iugatio, terme technique de la langue rustique; \*iugastrum « orme », M. L. 4605; iugābilis; iugāmentum (Gloss.); Iugātīnus, épithète de Jupiter.

Iugo est un présent duratif en -ā- correspondant à iungo, -ĕre (cf. dīco | dĭco, etc.) plutôt qu'un dénominatif de iugus. iugum. Composés : abiugo (Pac.); coniugo : joindre ensemble, unir, combiner. Conservé en sarde, M. L. 2148; coniugatio f. : non attesté avant Cicéron, qui l'emploie pour rendre συζυγία « parenté étymologique »; cf. coniugata uerba (= συνεζευγμέvoc), Top. 3, 12 et 9, 38; a servi également à rendre συζυγία au sens de « conjugaison ». Ce n'est qu'à partir d'Apulée et d'Arnobe qu'on le trouve au sens général de « union », coniunctio. Toutefois, Catulle, 61, 45, emploie coniugător en parlant de l'Hymen, et Caton a un adjectif coniugulus; dīiugo (Arn.); sēiugo : doublet, rare et tardif, de sēiungo; subiugo: mettre sous le joug, subjuguer, M. L. 8369; d'où subjugus, postverbal, et subiugum n., nom d'un animal inconnu, dans Pline 30, 146; iniugātus « ἄζυξ » (Sidoine).

8º iūgis, -e: continu, adjectif usité surtout en parlant de l'eau : i. aqua « eau qui coule sans interruption »; en bas latin et dans la langue de la Vulgate, s'emploie de toute espèce de choses : holocaustum, conuluium iūge, etc. Dérivés tardifs : iūgiter (et iūge), iūgitās; composé : iūgi-fluus (Paul. Nol.).

De \*yeug-is.

9º iūgus, -eris n., usité au pluriel iūgera, -ibus, -um; et iugerum, -ī: il s'agit d'un ancien neutre en -os/-es, \*yeugos-/es-, identique pour la forme à gr. ζεῦγος, -εος; sur iūgera a été fait le nominatif singulier iūgerum (Varron) au lieu de \*iūgos > iūgus, attesté, du reste, par Priscien, mais non usité; c'est que les noms de mesure de ce genre sont plus employés et plus connus au pluriel qu'au singulier. D'une façon analogue, du génitif pluriel sestertium on a extrait un nominatif singulier sestertium. Le mot désigne une mesure de terre qui correspondait originairement à la surface labourée en un jour par un couple attelé de bœufs; expression du type fr. journée; hommée (de terre), etc., arpent, mesure de 240 pieds de long sur 125 de large (environ 25 ares). Cf. le sens de iugum et de l'ancien fr. joug. Pour \*-es-, cf. slave ižesa « jougs », cité sous iugum. Demeuré en celtique : irl. iuger. Le vieil anglais a gycer « joug » (cf. got. jukuzi « joug », avec un u intérieur surprenant); vocalisme et sens de \*yugo-. Dérivés : iūgerātum, -ātiō, -ālis, tous tardifs.

10º iumentum n. (de \*youg-s-men-to-m, cf. iouxmenta dans l'inscription du Forum CIL I2 1) : attelage (de chevaux, mules, etc., par opposition à bouēs; cf. Paul., Sent. 3, 6, 74, iumentis legatis boues non continentur). De bonne heure iumentum a pris le sens de « bête d'attelage » et spécialement de « cheval », cf. Cic., Att. 12, 32, iumento (= equo) nil opus est; Nep., Tim. 4, uectus iumentis iunctis; T.-L. 21, 37, non iumenta solum, sed elephanti etiam. Dans les langues romanes où il est conservé, le mot sert à désigner l' « âne » ou la « jument », parce que, dans les exploitations rurales, on emploie souvent

au transport la « jument poulinière », cf. M. L. 4613; irl. iument. Dérivés : iūmentārius, -ālis (St Ambr.).

Iülius

Forme \*-s-men-to- du suffixe, comme dans sāmentum; cf. ex-āmen en face de agmen, et aussi lūmen.

11º iungō, -is, iūnxī, iūnctum (l's de iūnxī et le maintien de la nasale attestent le caractère relativement récent de ce parfait): « atteler », cf. Pac., R³ 397, angues ingentes alites iuncti iugo; « unir par paires, deux à deux », e. g. cur dextrae iungere dextram non datur, Vg., Ae. 1, 408; et simplement « joindre, unir, réunir ». Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 2620.

Dérivés et composés : iŭngula? attesté sous la forme iungla: Huiai Ceuntinal, CGL II 94, 5; cf. M. L. 4621; et 2151, coniu(n) gula; iunctio f. (rare, un exemple de Cic., Tu. 1, 29, 71, peut-être refait sur coniunctio, M. L. 4616; iunctus, -ūs (un exemple de iunciū dans Varr., L. L. 5, 47) : iunciūra (plus fréquent, mais non attesté avant l'époque impériale). M. L. 4618; iunctor (Dig.), M. L. 4617; abiungo (ἀποζεύγνυμι): détacher du joug, dételer, séparer; adiungo: adioindre, M. L. 171: adiunctio, -tor: coniungō (συζεύγνυμι) : attacher, atteler ensemble; unir par le mariage (cf. coniux), M. L. 2150; coniunctiō: union, réunion: usité dans des sens techniques par la langue de la rhétorique et de la grammaire et par celle de la philosophie : liaison de mots dans la phrase; conjunction (σύνδεσμος); proposition conjonctive d'un syllogisme (= συζυγία); de là coniunctīuus, trad. συμπλεκτικός et συνζευκτικός; dēiungō (rare): dételer; disiungō, dīiungō (= διαζεύγνυμι): désunir, disjoindre, séparer, M. L. 2670 a; disiunctiō, mot fréquent dans Cicéron, opposé à coniunctiō et, comme lui, de sens technique = διάζευξις, διεζευγμένον; disiunctīnus = διαζευκτικός, cf. disiunctum = διεζευγμένον άξιωμα; iniungō (ἐνζεύνγυμι): 1º attacher dans, sur, ou à ; 2º synonyme de impono « infliger, imposer »: iniungere ciuibus acternam seruitutem, Caes., B. G. 7, 77; iniunctio, qui à basse époque a le sens de « ordre, injonction », sans aucun rapport sémantique avec iungō. M. L. 4442 : sēiungō : séparer, éloigner; sēiunctiō (terme de rhétorique); subiungō = ὑποζεύγνυμι : soumettre au joug, soumettre (= submittere, subicere), mettre dessous : dans la langue impériale : mettre après, adjoindre, ajouter. M. L. 8371 : subiunctīuus (terme de grammaire) : s. modus « le subjonctif ». -ae conjunctiones : conjonctions de subordination; subiunctorium = ὑποζύγιον (Ital.).

Il subsiste peu de formes radicales sans affixe telles que véd. άμμμι « je me suis attelé ». Le présent indoeuropéen le mieux attesté est celui à nasale infixée; le sanskrit à yundkti « il joint, il attelle » (3° pl. yuñjánti). Éliminé ailleurs, ce type est remplacé en lettolituanien par un dérivé en \*-ye/o-, lit. jûngiu, et en latin par la forme thématique iungō. Un aoriste en -sest attesté par véd. άγαμkγαπ et par gr. ἔζευζα (sur lequel est fait le présent ζεύγνῦμι); le latin y a, comme dans tous les cas pareils (cf. strinxī), introduit la nasale du présent, d'où iunxī, et aussi, ce qui est moins courant, iunctus, en face de skr. yuktáh « joint ».

12º iŭxtā adv. et prépos.: de manière à toucher; tout auprès, tout auprès de. Synonyme expressif de apud, prope. Par suite « l'un à côté de l'autre, sur le même

plan, au même niveau », ce qui fait de iuxtā un synconyme de aequē, partier chez certains écrivains, san doute dans la langue familière : iuxtā ac sī = aequê ac sī. Attesté depuis Plaute, qui l'emploie avec cum; en ployé surtout comme adverbe à l'époque républicain. Ne se trouve comme préposition qu'à partir de Caeliux Iuxtā s'est employé également avec le sens de « conformément à » (cf. secundum), à basse époque, et dans la langue de l'Église. Ce sens a survécu dans les langues romanes, M. L. 4644 (sur l'ŭ, voir Juret, MSL 20, 137) De iuxtā les langues romanes attestent le dérivé \*iuxtāre, M. L. 4645.

tare, M. L. 4043.

iuxtim : doublet archaïque et rare de iuxtā (Liv.
Andr., Sisenna; repris par les archaïsants). Cf. iunctim.

On explique ordinairement iŭxtā comme issu de \*ii.gistā (uiā), superlatif d'un adjectif \*iugos, mais cette formation est sans exemple. Iuxtā présente sans doute le même s de désidératif que mixtus.

Iūlius (i consonne): nom d'une gēns à laquelle appartenaît Jules César, qui prétendaît descendre de Iūlius (ou Ascanius), fils d'Énée. Après sa mort et son apothéose, le mois de Quin(c)tīlis, où il était né, lui fui consacré et prit son nom: iūlius mēnsis, qui a subsisté sous cette forme, ou sous une forme dérivée, dans les langues romanes, M. L. 4612; et en celtique: irl. iuil comme en germanique: all. Juli. V. Iuppüer.

iumentum: v. iugum, nº 10.

iuncus, -ī m. : jonc. Attesté depuis Plaute. M. L. 4619.

Dérivés et composés : iunceus, M. L. 4615; iunctum n.; iuncinus (-na « jonc », Grom.); iuncōsus; iuncinālis « ὀνόδρυχις » (Diosc. 3, 160); ēiuncēscō, .is « pousser en jonc » (dē utīl); ēiuncidus (Varr., Plin.); Sans étymologie sûre.

iungo : v. iug-, nº 11.

iuniperus (jiniperus, App. Probi; iunipirus, manuscrits de Caton, Pline, passim, d'après pirus?), -1, f.: genévrier; genièvre. M. L. 4624.

Dérivé: iūnipereus. Sans étymologie; cf. toutefois gaul. iupicellos (Ps.-Diosc.).

Panroman; les formes des langues romanes remontent à \*ieniperus; cf. iunīcia, ienīcia sous iūnix et Meyer-Lübke, Einf.<sup>3</sup>, p. 158.

iūnius : v. Iūnō.

iunix (iuuenīx? rétabli par conjecture dans Plt., Mi. 304), -Icis, f.: génisse. Rare. M. L. 4626; les langues romanes attestent aussi une forme dérivée \*iunīcia et \*ienīcia (cf. ienīperus). M. L. 4622: B. W. s. u.

Ancien féminin en -ī- de \*yuwen- (v. iuuenis), cl. skr. yūnī, élargi par \*.k-, comme dans le type en -trīz du féminin des noms d'agent. Pour le masculin, cl. iuuencus.

Iūnō, -ōnis f.: Junon, déesse italique, assimilée plus tard à Héra. C'est la déesse des femmes, qui ont chacune leur Iūnō comme chaque homme a son genius; c'est par elle que jurent les mères de famille (Eiūnō); cf. Alcmène, Plt., Amp. 831, per supremi regis regnum iuro et matrem familias | Iunonem, quam me uereri et

par maxume. Elle préside aux mariages et par maxume. Elle préside aux mariages et aux accouchements, Iūnō Prōnuba, Lūcīna. La planète aux accouchements, Iūnō Prōnuba, Lūcīna. La planète for pour appelons Vénus porte le nom de stella Iūnōnis. Dérivés : iūnōnis et iūnius (sc. mēnsis) : mois de perivés : iūnōnis et iūnius (sc. mēnsis) : mois de juli, M. L. 4625; irl. iuin, germ. Juni; d'où Iūnījulia; iūnōnālis; iūnōnicola, -gena, composés artificiels et poétiques.

M'a sans doute aucun rapport avec Iuppiter, Iouis.
N'a sans doute aucun rapport avec Iuppiter, Iouis.
Rien, du reste, n'indique que l'ū de Iūnō repose sur
Rien, du reste, n'indique ou; le nom étrusque est uni.
no ancienne diphtongue ou; le nom étrusque est uni.
On rapproche iuuenis, iūnix.

Juppiter, Iouis m. : Jupiter, dieu du jour lumineux. Juppiter est une forme de vocatif avec gémination ex-Juppuer de l'initiale du second terme du composé; l'em-pressive de l'initiale du second terme de composé; l'em-poi du vocatif étant le plus fréquent, la forme de ce plot au rôle du nominatif Diëspiter, qui est, du reste, attesté, e. g. Plt., Poe. 739; Varr., L. L. 5, 66; 75 et 77. A côté de *Iuppuer*, on trouve des Ennius nominatif Iouis (Diouis, ap. Varr., L. L. 5, 66) fait d'après les cas obliques sur le modèle cīuis, cīuem. etc. Touis figure dans Iouis dies « jeudi », M. L. 4594 (forme remplacée par le dérivé \*iouia dans certains dialectes Ifaliens, M. L. 4591), et britt. dydd Iau; dans iouis barba joubarbe », M. L. 4593; l'adjectif dérivé iouialis est conservé en logoudorien, M. L. 4592. Dérivés servant de cognômina : Iouīnus, Iouiānus, et Iūlius de \*Iou- il-. of osq. iuvilas, diuvilam \*ioui-las, -lam., etc. Cf. anssi iŭglans. Sur l'emploi de Iuppiter en roman. v. M.

Cl. skr. dyaŭh, gén.-abl. divāh, loc. dydoi « ciel lumineux », avec l'apposition pid, pour indiquer le rôle de chet de famille » de cette personnalité divine : dyaŭh pid, en regard de la terre, qui est une « maîtresse de maison » et une « mère », mātā; gr. Zeός, Δι(F)ός, ombr. Iupater. Suivant son habitude, le latin emploie pour tous les cas autres que le nominatif-vocatif un même thème, qui est ici celui du vocatif : Iou- repose sur dyew-. Le fait est italique commun; on a ainsi le datif osq. Diùvei, ombr. Iuve. Diem est l'ancien accusatif de ce mot (v. diēs); le sentiment du lien entre les mots a subsisté dans Diespiter. — V. aussi deus.

iûrgō (iūrigō dans Plt., Mer. 119; cf. pūrigō et purgō),
-āṣ, āūī, -ātum, -āre: se quereller, se disputer. Cf.
Non. 430, 26, iurgium et lis hanc habent distantiam. Iurgium leuior res est... M. Tullius de Republica lib. IV
[8]: « admiror nec rerum solum, sed uerborum etiam elegantiam. « Si iurgant », inquit: beneuolorum concertatio, non lis inimicorum, iurgium dicitur ». — Et in sequenti (8) « iurgare igitur lex putat (uetat?) inter se uicinos, non litigare ». Terme de la langue familière.

Dérivés et composés: iūrgium n.: querelle, dispute, brouille; séparation entre l'homme et la femme (différent de dīvortium, Dig.), d'où iūrgiāre, M. L. 4631; iūrgiōsus; iūrgātiō « iūris āctiō », P. F. 92, 9; -tor, -tōrius; obiūrgō (obiūrigō): gourmander, blāmer; obiūrgātiō.

Le rapport avec *iūre agō* est-il plus qu'une étymologie populaire? Semble fait sur *iūs*, comme *litigō* sur *lis*. **iūrō**: v. le suivant.

iūs, iūris n. (ancien ious; cf. CIL I² 583, 19, 123-122 av. J.-C., ious à côté de iudicem) : droit. Le mot

a dû signifier à l'origine « formule religieuse qui a force de loi », d'où l'emploi du pluriel iūra (iūra lēgēsque) : iūdex « celui qui dit la formule de justice »; iūs ōrāre; iūsque fāsque est, iūs iūrāre « prononcer la formule sacrée qui engage », d'où iūsiūrandum. La valeur religieuse ancienne transparaît encore dans les expressions iūstae nuptiae, iūsta fūnera, auspicia, dans l'opposition de iure à utio (creatus). Néanmoins, le rapport sémantique entre iūs et iūrō n'est plus senti en latin : iūs n'y a plus que le sens « laïque » de « droit, justice » (par opposition à fas), ius ciuile, i. gentium; cf. Serv., ad Georg. 1, 269, ad religionem fas, ad homines iura pertinent: et de « tribunal, magistrat », in iūs īre, ambulāre, etc. Toutefois, pour Cicéron, la connaissance de iūs était encore une obligation des pontifes : pontificem bonum neminem esse nisi qui ius ciuile cognoscet; et Tite-Live. 9, 46, parlant de Cnaeus Flavius, scribe d'App. Claudius, écrit : ciuile ius repositum in penetralibus pontificum euulgauit. Attesté de tout temps : non roman (cf. rego, rectus).

Nombreux dérivés, composés et juxtaposés qui ont à leur tour fourni des familles nombreuses :

iūstus, -a, -um (de \*iouestō-?; cf. peut-être iouestod « iūstō(d) », sur la pierre du Forum, CIL I² 1 — mais le sens est peu sûr — et la glose de P. F. 93, 12, iouiste [l. ioueste?], compositum a Ioue et iuste): conforme au droit, juste. Usité de tout temps. Formes romanes savantes. M. L. 4635; celtique: irl. iust « iūstum », uis « iūstus ». D'où iūstitia et les contraires iniūstus et iniūstitia; iūstitium n.: vacance des tribunaux, arrêt de la justice; cf. sol-stitium et stō; iūstificus (Catulle), -ficō (Tert), -ficātiō (= δικαίωμα, δικαίωσις, δικαιοσύνη langue de l'Église), -ficātor.

iniūrus: -m, periurum, P. F. 97, 20; Plt., Pers. 408. Cl. periūrus et periūrium; iniūrius (archaīque). De là iniūria 1.: ex eo dicta est quod non iure fiat: omne enim quod non iure fit, iniuria fieri dicitur: hoc generaliter. Specialiter autem iniuria dicitur contumelia. Interdum iniuriae appellatione damnum culpa datum significatur: interdum iniquitatem iniuriam dicimus, Dig. 47, 10, 1. M. L. 4442 a.

Dérivés : iniūriōsus, qui remplace iniūrius ; iniūrior, -āris (tardif) ; iniūriō (Ital.).

periūrus, qui se rattache originellement plutôt à iūs qu'à iūrō, quoique par le sens il ait été rattaché à iūrō, ainsi que son dérivé periūrium.

Juxtaposes: iūris et iūre-consultus, -perītus; iūrisdictio (mais iūridicus), -prūdēns, -tia.

iūdex (ancien ioudex) m.: celui qui montre ou qui dit le droit, juge. Panroman. M. L. 4599. De là iūdicō, -ās: juger. Panroman, M. L. 4600, et celtique: irl. iudic; iūdicium: jugement, tribunel, M. L. 4601; iūdiciālis; iūdiciārius. En passant de la langue du droit dans la langue commune, iūdex et ses dérivés se sont dépouillés de leur sens technique pour prendre le sens plus large de « estimer » et même « penser » (cf. arbitror). Cf. le mot « juger » en français et, inversement, la restriction de sens de xpívo. Il en est de même de iūstus, iniūria. Iūdicō a fourni de nombreux dérivés: iūdicātiō, iūdicātus, etc., et composés: ab-iūdicō « enlever par un jugement »; adiūdicō « adiguer, attribuer »; diūdicātiō « décider par un jugement », discerner; praeiūdicō

« juger en premier ressort » et « préjuger », d'où praeiūdicium : jugement antérieur, précédent; jugement anticipé, préjugé et préjudice.

iūrō, -ās (de \*iouesō?); cf. peut-être iouesat « iūrat » de l'inscription de Duenos, CIL 1º 4, dont le sens est obscur et contesté; \*iourō; cf. coniourase, S. C. Bac.) : dénominatif de iūs, prononcer la formule rituelle (cf. iūs iūrandum, iūrāre in uerba magistrī), jurer, prêter serment. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 4630.

Dérivés: iūrāmentum: serment, jurement; forme tardive (d'après sacrāmentum) qui se substitue à iūs-iūrandum et qui a passé sous des formes savantes dans les langues romanes, M. L. 4629; iūrātus: qui a juré, et iniūrātus: sans avoir juré; iūrātor: celui qui fait un serment, ou qui fait prêter serment; iūrātiō, -tūuus, -tōrius.

Composés: ab-iūrō: nier ou refuser par serment: a. crēditum, pecūniam (= ἀπόμνυμ); adiūrō: adjurer, affirmer par serment; coniūrō: jurer ensemble, se conjurer (= συνόμνυμ); coniūrāti; coniūrātiō; eiūrō: mēme sens que abiūrō; obiūrō:-are iureiurando obstringere, P. F. 207, 2.

D'autres composés présentent un é intérieur qui doit reposer sur un ancien ü, ainsi :

dēierō, -ās (on trouve déjà la forme refaite deiūrō dans la lex Repet., CIL I 198, 19, et assez souvent dans les manuscrits et chez les grammairiens; Apulée emploie en outre une forme déponente deieror, Met. 10, 15); Prisc., GLK II 27, 16: deierat, peierat pro deiurat peiurat. Pour le sens = ἀπόμνομι, jurer avec force. Le verbe, d'emploi assez rare, est archaïque (Plt., Tér., Lucr., Varr.) ou postclassique. Donat, Hec. 771, enseigne que le mot a deux sens, suivant la quantité de l'initiale: -at deos iurat... aut ualde iurat... si correpte dèierat « deos iurat », si producte, « ualde iurat » (Eun. 331), distinction tout artificielle; la variation de quantité de l'initiale est la même que dans ēiciō feiciō. — dēierātō, CIL VI 10298, 9.

ēierō (à côté de ēiūrō refait sur iūrō) : récuser un juge, abjurer. Technique : bonam cōpiam ēierāre « se déclarer insolvable ».

pēierō (peiierō, perierō; cf. Plt., St. 299, perieratiunculas A, periuratiunculas P; Horace, C. 2, 8, 1, perierati; Bern. 363, perierat; Luc. 6, 749; Bern. 45; v. Usener, Fleck. Jahrb. f. kl. Phil. 91 (1865), p. 226 sqq. Hofmann, IA 28, 61; à côté de periūrō, forme refaite): faire un faux serment, se parjurer; cf. Cic., Off. 3, 108; Hor., Od. 2, 8, 1, iuris... peierati = periūrīī.

Vieux terme juridique et religieux dont le correspondant se retrouve en indo-iranien dans des formes fixées: véd. yóh « salut! » et la vieille formule cám ca yóç ca, av. yaož-daðāiti « il purifie, il rend rituellement pur ». On rapproche aussi alb. jē « permission », ce qui est plus douteux. — La question se pose de savoir si v. lat. ious repose sur un ancien \*ye/ous ou sur \*yewos ou \*yowes. La première hypothèse est celle que suggère le mot indo-iranien. A l'appui de la seconde, on cite iouestod de l'inscription du forum, qui signifie peut-être iūstō (l'interprétation est incertaine) et qu'appuierait la glose obscure de Festus citée plus haut. Goldmann, dans sa Duenosinschrift, écarte le iouesat « iūrat » qu'on a souvent supposé.

L'a de iustus est long et repose sans doute sur une

ancienne diphtongue. L'u de irl. huisse « juste detre bref. Et, à en juger par les composés plus délerare, le latin a aussi trace d'une forme à detre calique zéro : \*yus-, qui est celle que l'on attend de les dérivés. La forme iūrō aurait subi l'influence à laquelle auraient échappé les composés grâce au que le timbre de la voyelle y est phonétiquement alle L'explication de peierare par peior (Brugmann, ir

iūs, iūris n. : sauce, jus; bouillon. Ancien. Cone en français et provençal. M. L. 4633.

Dérivés : iūrulentus (cf. pūrulentus), iūrulentus, iūrulentus; iūsculārius; iūscellum (Cat.); iūsculārius; iūscellum (Un.), M. L. 4634, et britt. iscell; iūsculātus; iūsculātus.

Cf. skr. yūh « bouillon de viande ». C'est le mot inde européen qui indique un mets confectionné avec dont viande cuite dans une sauce. On a souvent des dérus du mot radical : skr. yūsam et aussi une forme autifixe \*-n- : yūs-an- qui fournit les cas autres quoi nominatif-accusatif; v. sl. juxa, lit. jūše et v. pr. une (en baltique, désigne une soupe de poisson). On rapproche aussi gr. ζύμη « levain », qui est loin pour sens et pour la forme. Sur irl. hūh glosant lat. pulsie v. gall. iot, v. Pedersen, V. Gr. d. k. Spr., I, p. 65

iusquiamus, -I m. (Pallad., Vég.) : forme corrompude hyoscyamus = gr. ὑοσκόαμος. Sur qui = κυ, ν. Νίς dermann, Emerita, XI, p. 268 sqq.

iūsum (iosum, iussu, iusu, iosu): « en bas »; oppod de sūsum. Attesté dans saint Augustin. Semble une di formation tardive de deorsum > \*diossum > iūsum, sous l'influence de sūsum, avec lequel il formait coupla M. L. 2567.

Dérivé : iūsānus (iōs-).

\*iutta (iotta), -ae f. : soupe. Mot tardif (Ruius, vie siècle), non latin. M. L. 4636.

Iŭturna, -ae f.: nom d'une nymphe, sœur de Turnu et jointe à *Volturnus*, sans doute d'origine étrusque, comme semble l'indiquer sa finale. Les rapprochement avec diŭturna où avec iuuō reposent sur des étymologies populaires.

iuuencus, -a, -um adj. formé à l'aide du suffixe -kesur le thème \*iuuen- qu'on a dans iuuenis, iuuentis jeune (en parlant des animaux) : iuuencus equi Lucr. 5, 1074. Usité surtout avec valeur de substantif comme iūnīx, dans un sens restreint par la langue rutique : iuuencus « jeune taureau », iuuenca « jeune genisse », M. L. 4641. Les poètes de l'époque impériale l'emploient dans le sens de « jeune homme », « jeune fille », à l'imitation de gr. μόσχος, δάμαλις. La langue de l'Église connaît le diminutif iuuenculus, -la (adjectif et substantif), M. L. 4639, et les langues romanes attestent un second diminutif \*iuuencēllus, M. L. 4640. Cf. aussi iuuencārius (negōtiātor); iuuenculēscō (d'après adulēscō), St Ambr.; Iuuencius, -dtus.

La phonétique de iuuencus est inattendue; en latin, on devrait avoir \*iuuincus. Le mot est peut-être d'origine dialectale; cf. ombr. iueka, iuenga « iuuenca );

V. iuuenis. Terme d'éleveur qui pense surtout à l'âge

animaux; cf. des expressions comme bīmus, bidēns spilmaux; cf. des expressions comme bīmus, bidēns spilmaux; et iti. jaunīkis « fiancé » et « jeune animal ». manteus, et iti. jaunīkis « fiancé » et « jeune animal ».

muenis, is adj. m. et f. (pas de neutre), comparatif muents, -10. (fr. « gindre » subst.), pas de superlainior, M. D. Sold de l'homme). Usité surtout comme ill jeune por m. et f. : jeune homme, jeune femme. non juneus adjectif et le genre féminin sont sans Demplot tolling some secondaires, du reste rares. On sait que dotte recents placent le iuuenis entre l'adulescens et le dans la période qui s'étend à peu près de vingt mior, gans in Post Gell. 11, 28, 1, eos (milites) ad an-AUNI iuniores, supraque eum annum seniores ap-Plant (Servius Tullius). — Iuvenis est un thème en legenitif pluriel est toujours iuuenum), qui, comme is mēnsis, etc., a été au nominatif muni d'une finale anis, v. Ernout, Philologica I, 135. Ancien, usuel. Panon M. L. 4642. Les formes romanes de iuuenis, ainsi noman. It. stopesent sur \*iouenis, avec le vocalisme qui Dérivés : iuuencus, iūnīx (v. ces mots) : iuuenta ieunesse », scil. aetās, cf. CIL X 4362 (surtout poétique), par opposition à senecta (aetās, sept fois dans plaute contre un exemple de senecta seul, v. F. Schoell, IF 31, 310), M. L. 4643; iuuentās, -ātis f. (surtout poétique) personnifiée et déifiée correspondant à Hébé; iuuentūs, -ūtis f. : forme normale. de type ancien, qui trouvait un point d'appui dans senectus : 1º jeunesse, considérée comme une force active; 20 « jeunesse », collectif, iuuenum multitudo. Sur le groupe iuuentūs, senectūs, v. Ernout. Philologica I, 225 sqq.

De iuuenis sont dérivés iuuenālis (d'après uirginālis), M.L. 4638 a; iuuenīlis (d'après puerīlis), qui sont employés comme adjectifs. A l'époque impériale apparaît iuuenēscō (= νεανίζω), créé sur le modèle de adulēscō, enescō, et plus tard iuuenāscō d'après puerāscō. Horace emploie iuuenor, A. P. 246, qui est glosé νεωτερίζω et qui traduit plutôt νεωνιεύομαι, et les gloses ont iuuentant: νεωτερίσοστον, CGL II 94, 19. Cf. encore iuuena f. (Filastr.), iuuenulus (Greg. Tur.), iuuenālēs, CIL V 5134: Iuuentius, -tiānus.

Pour l'e intérieur de iuuenis, cf. les composés de uenio, où l'e se maintient devant un -i- de syllabe suivante, cet -i- étant ici un élargissement destiné à four-nir un nominatif clair, comme dans canis. La flexion est en -n- pour le reste.

Iuuenis doit être rapproché des mots du type aeuom (q. u.) et signifie « celui qui est dans la force de l'âge »; les iuniores formant la catégorie de citoyens s'opposant aux seniores.

Le sanskrit a le même vocalisme radical que le latin: yūnā (jeune », acc. yūnānam, gén.-abl. yūnāh (cf. lat. iūnīx), etc.; mais l'Avesta a dans le nominatif singulier yana le vocalisme a (représentant e) qu'a le sanskrit dans ydvīyas- « plus jeune » (cf. le comparatif m. gall. iau, v. irl. óa « plus jeune »), yāviṣthah « le plus jeune »; cf. ombr. iouie « iuuenēs ». Le baltique et le slave ont un dérivé, sans doute à ordāhi, lit. jāunas « jeune », v. sl. junā. Le suffixe à prépalatale de skr. yuvaçāh 'jeune » est chose à peu près unique; la gutturale doit être ancienne, à en juger par les formes parallèles:

lat. iuuencus « jeune bœuf », gall. ieuanc, îrl. oac « jeune », ou, avec vocalisme radical zéro, comme en latin, got. juggs « jeune » (comparatif jūhiza). Le dérivé iuuenta rappelle got. junda « jeunesse » (sans que la rencontre implique communauté originelle), tandis que le reste du germanique a une forme en -ti-: v. h. a. jugund, etc., iuuentūs rappelle irl. ōitiu « jeunesse » (véd. yuvatth, qui signifie « jeune fille », est indépendant de ces noms de notion); la conservation de la forme en -tūs s'explique par la valeur spéciale du mot.

iuuō (iou- dans iouent « iuuent » d'une inscription latino-falisque, CIL I² 364, avec o provenant d'une dissimilation graphique? — comme dans flouius; adiouanto, Rev. Arch., 1933, 398; adiouta, CIL I² 1805), -ās, iūuī, iūtum (et iuuātum dans iuuātūrus; iuuātus dans Theod. Mops.), -āre: faire plaisir à (surtout à l'impersonnel iuuat). Iuuare... in utroque (scil. in sensu et in animo) dicitur, ex eoque iucundum, Cic., Fin. 2, 4, 14; par suite « aider ». Dans ce dernier sens a tendu à être remplacé par le perfectif à valeur intensive (moyenne?) adiuuō et son fréquentatif adiūtō; iuuō ne dépasse guère dans la littérature le rer siècle de l'Empire. A subsisté pourtant en italien et en logoud. M. L. 4638.

Dérivés et composés: iuuāmen, -mentum, tous deux bas latins (comme adiuuāmen, -mentum). adiuuō, -ās: venir en aide à. Ancien, usuel. iūtrix (Inscr.); iuuantia. -ae f.: iuuābilis (Boèce).

Dérivés: adiūtor, -trix, -tōrium, M. L. 173; adiūmentum, etc. Ennius a un futur du perfectum adiūžrō (cf. Cic., Cato mai. 1, 1), et Catulle 66, 18, iŭ(u)žrint (subjonctif parfait), cf. Neue-Wagener, Formenl.³, III, p. 492. La brève de ces formes est étonnante et adiuero doit sans doute se lire adiūrō, forme du type nōrō, dēuōrō (= dēuōuerō); adiuero n'étant qu'une graphie destinée à eviter la confusion avec le composé de iūrō, adiūrō. Cette graphie, mal comprise, a donné lieu chez les élégiaques comme Catulle et Properce (2, 23, 22) à la scansion trisyllabique ĭu(u)ĕrint. adiūtō (et adiūtor), -ās: aider. Attesté depuis Plaute. Intensif expressif appartenant à la langue parlée; banni de la prose classique. Panroman. M. L. 172.

Dérivé : adiūtābilis (Plt.).

dēiuuō (Plt., Tri. 344, et Didasc. apost. 29, 15).

A iuuō se rattache aussi (cf. Cic., Att. 16, 16 b, 17) l'adjectif iūcundus « plaisant, agréable », formé avec le même suffixe que fē-cundus, etc. Ancien, usuel et classique. Rapproché de iocus par étymologie populaire, d'où la graphie iōcundus.

Dérivés : iūcundē ; iūcunditās ; iūcunditūdō (Gloss.) ; iūcundō, -ās (latin ecclésiastique) « réjouir, charmer » = ἐντρυφῶ, traduit au passif εὐφραίνομαι ; composés : iniūcundus, -ditās (d'après ἀηδής, ἀηδία, cf. īnsuāuis). Noms propres Iūcundus, -diō, -dillus, -dīnus.

Pas d'étymologie sûre. V. Specht, KZ, 1938, 207, et 1944, 52, qui rapproche skr. ávati « il aide ».

\*iuus, -ī (m.?): if. Emprunt tardif au gaulois; cf. irl. eo, gall. yw; le germanique a v. h. a. iwa a Eibe ». Cf. taxus. M. L. 4560.

iuxta : v. iugum, nº 12.